

BRONISŁAW GEREMEK : PORTRAIT DU VISIONNAIRE EN POLITIQUE

Méryl Pinque

« Le rêve joue un rôle très important en politique,
car il organise l'imagination et donne du sens à l'action. »

« Il suffit parfois d'un grain de sable pour bloquer un engrenage.
Dans le cas de l'engrenage totalitaire, ce grain de sable a été la Pologne. »

Bronisław Geremek, *L'Historien et le Politique*

« Alors de l'aube semblèrent provenir, imperceptibles,
Comme d'au-delà les limites du monde,
Comme le dernier écho d'un immense cri,
Des bruits, comme si quelque belle cité d'une seule voix
Acclamait son roi de retour de ses guerres. »

Tennyson, "The Passing of Arthur"

Introduction : l'illusion des héros

Il est un personnage dont notre époque dévitalisée manque âprement : le héros, qui ne se trouve plus que dans les livres et les limbes de nos esprits harassés, mais aussi dans les derniers paradis terrestres, traquant son animalité (son âme) perdue et sauvant ce qui peut l'être encore de la rage létale de ses semblables dissemblables : l'enfant *naturel* de Huckleberry Finn, à jamais retranché dans les régions sauvages de l'esprit, ultime refuge des Indomptés, tel la lointaine souvenance d'un temps plus noble dont on ne sait s'il fut un jour humain. Le héros n'est que notre propre image mythique - projection idéale dont on serait bien en peine de trouver, dans la réalité, un seul parfait exemple, que nul d'entre nous donc n'a jamais incarnée absolument puisque nous sommes condamnés à n'être que ce que nous fûmes, puisqu'enfin, pour paraphraser le proverbe, l'homme le meilleur ne peut donner que ce qu'il a et qu'il ne parviendra pas à sauver le monde, ni demain, ni à temps, de ses congénères toujours croissant en violence, en nombre et en folie.

Pourtant, ça et là, éclairant l'histoire comme autant de phares superbes, naissent quelques samourais, des hommes et des femmes remarquables par leur courage, leur volonté, leur sensibilité (la plus grande force qui soit puisqu'elle permet la *vision*, sans quoi la révolte ne peut advenir), leur esprit de dépassement, d'abnégation, leur âpre lutte contre *les faits* : l'humaine, résistible nature, ou, tout au moins, d'accommodement à celle-ci, de *détournement* [n'est-ce pas l'opération effectuée par Bronisław Geremek lorsqu'il déclare qu'il faut, afin que justice triomphe, céder parfois au pragmatisme – vieux subterfuge connu des militants en liberté qui se raccrochent à toutes les aspérités qui les peuvent soutenir, y compris celles qui paraissent être de prime abord les pierres d'achoppement mêmes sur lesquels ils butent - et profiter de toutes les armes à disposition, à commencer par l'égoïsme de l'homme qui, paradoxalement, « *l'a incité très souvent à faire du bien* »¹], des demi-héros, donc, puisqu'il est bien certain que le héros ne saurait exister ailleurs que dans la *légende dorée* de l'homme par l'homme, transcendant leur nature et transmuant dans l'athanor de leurs convictions les passions de leurs semblables afin d'en faire surgir l'étincelle d'espoir qui illuminera le monde...

Le samourai

Bronisław Geremek (1932-2008) fut, avec Havel et Patočka², l'un des samourais de ce temps d'après-45 qui vit s'affronter le monde libre et le monde totalitaire, combinant magnifiquement, dans le cours d'une existence absurdement tarie, le rêve, le verbe et l'action, les trois degrés, pourrait-on dire, de la Révolte.

Acteur politique majeur, érudit passionné, inspiré, historien d'un type unique et profond, l'auteur des *Fils de Caïn*³ fut, avant tout, un visionnaire, un homme engagé donc *vivant*, puisque les idées, aussi brillantes soient-elles, ne sont que poussière et stérilité si l'esprit ne les anime pas – l'esprit, autrement dit la *volonté*, qui nous fait agir, et le *souffle*, qui nous fait parler, en un destin scellé dès l'origine – dans le cas de Geremek, dans le ghetto de Varsovie⁴, à l'ombre du nazisme, à l'ombre du néant, puisque son père mourut à Auschwitz,

¹ « *L'égoïsme de l'homme l'a incité très souvent à faire du bien. Alors pourquoi ne pas accepter l'égoïsme à côté de la générosité ? La générosité est belle et l'égoïsme est laid, mais parfois le beau et le laid peuvent donner ensemble quelque chose d'efficace. Il faut utiliser tous les moyens pour donner de l'importance au problème de la pauvreté [...]. C'est très important de faire des calculs, de ne pas avoir la crainte de dire : il vaut mieux soutenir les pauvres, parce que cela coûte moins cher. C'est un argument qui peut toujours convaincre.* » Discours de Bronisław Geremek donné à l'occasion des Journées d'Etude Prospective des 24 et 25 janvier 2002 (Prospective en Europe). Il ne faut que reprendre ici un argument déjà exposé dans *La Potence ou la pitié* à propos de la réforme sociale instaurée en 1570 à Norwich en Angleterre, bien accueillie par la municipalité qui découvre que « *le financement de ce programme, non seulement n'est pas onéreux, mais encore rapporte à la ville* », ce qui permet à l'historien de conclure : « *L'exemple de Norwich révèle [...] les aspects essentiels de la politique sociale dans les villes : le rôle – primordial – des motivations rationnelles qui se trouvent à son origine ; l'irruption de la mentalité bourgeoise et de l'intérêt économique dans le domaine de la charité ; la pratique de la bienfaisance en fonction du profit matériel.* » *Litość i szubienica. Dzieje nędzy i miłosierdzia w Europie* (1978). Tr. fr. *La Potence ou la pitié. L'Europe et les pauvres du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1987 (tr. Joanna Arnold-Moricet), p. 221.

² Ils sont nombreux, bien sûr, les hommes et les femmes à s'être élevés courageusement contre l'hydre totalitaire, et la liste est longue des « samourais », anonymes ou célèbres, qui œuvrèrent pour l'avènement d'une Europe libre et réunifiée. Mais nous tenons à distinguer particulièrement Václav Havel et Jan Patočka pour leur haute vertu d'exemple, et parce que Geremek les considérait lui-même comme des phares de dissidence. Est-il besoin de dire que son admiration particulière pour eux était certainement due au fait qu'ils étaient, l'un et l'autre, d'abord des intellectuels avant d'être des politiques...?

³ Bronisław Geremek, *Świat « Opery żebaczey ». Obraz włoczęgów i nędzarzy w literaturach europejskich XV-XVII wieku* (1980). Tr. fr. *Les Fils de Caïn. Pauvres et vagabonds dans la littérature européenne (XV-XVII siècle)*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1991.

⁴ Il y vivra jusqu'en 1943. « *Varsovie est ma ville, celle où j'ai vécu presque toute mon existence. Le quartier que j'habite depuis plus de quarante ans est celui-là même où je suis né et où j'ai passé mes années d'enfance.* » *Bronisław Geremek en dialogo con Juan Carlos Vidal*. Tr. fr. *L'Historien et le Politique. Entretiens avec Bronisław Geremek recueillis par Juan Carlos Vidal*, Montricher (Suisse), Les Editions Noir sur Blanc, 1999 (tr. Nicolas Véron), p. 5.

puisque son frère fut emprisonné à Bergen-Belsen et que lui-même n'échappa à son sort juif que par miracle, lui permettant de tracer, en hérétique passionné, sa voie glorieuse et nécessaire, incarnant l'essence même du politique tel qu'il devrait être et n'est presque jamais : un homme d'actions, de convictions, de combats, œuvrant pour la liberté et l'avènement d'un monde moins noir, d'autant plus rarissime en ces temps de déshonneur affiché où le politicard imbu siège sur son trône tapageur et vulgaire, indifférent à ce qui ne le sert pas directement, résident permanent du star-system, maître et vassal du dieu Mammon, de ce que Pagnol nommait enfin « *la forme moderne de la force*⁵ ».

« *Dans mon engagement politique, devait souligner Geremek, le désir du pouvoir n'entrait pas en ligne de compte : avant d'être un intellectuel engagé, j'étais un intellectuel tout court*⁶ » : double profession de foi d'un authentique homme d'Etat dont on ferait bien de s'inspirer aujourd'hui, à l'heure où la mémoire, en France, menace d'être évincée des programmes scolaires, où la langue française, cette belle et noble cause, si chérie par l'historien (qui la pratiquait à la perfection), n'est déjà plus que la lointaine souvenance de ce qui nous forgea, réduite à l'état de misérable « moyen » de « communication » - à l'heure enfin où la classe politique de droite, de gauche et du centre n'est plus qu'un amas de pitres, prêts à toutes les compromissions, les bassesses, les intrigues pour parvenir ou se maintenir « en place », selon la géographie particulière et limitée du carriériste, offrant jour après jour le désolant spectacle d'une humanité qui, décomplexée de bout en bout, ne cherche plus à transcender, ni même à masquer, par une pudeur élémentaire, sa propre nature en action.

Il n'est plus de ces arpenteurs infatigables, de ces ausculteurs impitoyables et généreux du corps social, de ces patients érudits qui, non contents de travailler à leur tâche, la dépassent en l'insérant dans l'action, en la plaçant enfin dans une perspective humaine, humaniste (quoiqu'il y ait fort à dire à propos de l'humanisme, de ce culte de l'homme par l'homme qui n'est que la version laïque de l'oukase religieux fondateur établissant notre souveraineté sur la terre quand nous n'en sommes qu'un animal parmi les autres, avec toute la noblesse immanente à chacun), et font de leur passage ici-bas *œuvre utile*, parfois au péril de leur vie, quand les autres traversent le monde sans se soucier de rien sinon de la trace qu'ils laisseront dans l'histoire et l'esprit des iconolâtres, qui chaque jour s'abreuvent plus nombreux aux sources turpides des « glorieux ». « *Dans ma biographie politique, disait Geremek en 1992, une chose sera toujours absente, c'est le goût du pouvoir : je n'en ai aucun ; mais le goût de l'engagement, oui [...]. J'ai [...] le sentiment d'un service à exercer. [...] je n'arrive pas à me comprendre en termes de carrière politique, ni d'honneurs que la vie politique peut donner, mais dans cette notion du 'dû' qu'un homme ressent à l'égard de son temps et de sa société*⁷. »

Se dévouer à la cité, au présent, au citoyen : tels sont les termes nécessaires du contrat politique, qui est aussi, définitivement, un contrat moral. Geremek l'affirmera sans cesse, et toute son œuvre d'homme d'Etat porte la marque de cette conviction : « *Pour moi, dit-*

⁵ Marcel Pagnol, *Topaze* (1928), Paris, Le Livre de Poche, 1963, p. 245.

⁶ *L'Historien et le Politique*, p. 35.

⁷ Georges Duby, Bronislaw Geremek, *Passions communes. Entretiens avec Philippe Sainteny*, Paris, Seuil, 1992, p. 43.

il, la politique n'aurait pas de sens sans cette préoccupation⁸. » Ainsi, lors des fameuses négociations de la Table ronde en 1989, ce qui l'oppose à Mieczysław Rakowski, alors premier secrétaire du POUP⁹, c'est une vision du monde, de l'homme et de la politique radicalement différente car fondée sur l'éthique : « ... j'estime qu'il faut rester attentif aux critères du bien et du mal¹⁰ », souligne-t-il avec force. Alors que Rakowski, qui en appelle à Max Weber, prétend qu'on ne saurait appliquer de règles morales en politique, l'historien oppose la justesse de son propre cœur réaliste : « Lorsque [...] Rakowski criait que la politique n'a rien de commun avec les exigences morales, il mettait un terme à toute raison de rester communiste et de maintenir le Parti en vie¹¹. » Dont acte, et l'on ne s'étonnera guère des mots qu'il choisit pour le condamner :

Ce qui était apparu comme le prix à payer pour la justice s'est avéré être l'essence du mal qui s'était donné pour masque la justice. Mon départ du Parti n'était pas un acte politique mais un choix moral¹².

L'engagement public, loin d'être la sinécure qu'il est devenu avec l'avènement des mass-médias et du culte de l'égo, est au contraire sacerdoce, sacrifice, don de soi total à son pays, à son peuple, et, au-delà encore, au monde entier. On ne saurait prendre les rênes de l'histoire sans amour : amour de l'Autre et amour du Bien. Aussi Geremek, ce parangon politique, était-il décrit, par Timothy Garton Ash, comme un mélange subtil de Gladstone et de Machiavel, mais « un Machiavel empreint de sens moral » - ce que devrait être, si nous vivions dans un monde plus haut, plus spirituel, plus civilisé enfin, chaque homme ou femme d'Etat digne de ce nom.

Le tour de force d'un Geremek, d'un Havel ou d'un Patočka, c'est d'avoir su transcender la politique par la haute intelligence, par ce qui distingue, justement, le poète du politicien : le fait d'être un visionnaire avant tout, et de dépasser ce que peut avoir de trivial, d'immédiat, souvent même de sordide, l'action publique. C'est ainsi d'ailleurs que ces hommes définissaient leur rôle et leur singularité, ici par la bouche de Geremek :

Havel, en fait, proposait une politique moins politique, si j'ose dire, que celle pratiquée par la dissidence polonaise. D'une certaine manière, le message de Havel, comme celui de György Konrád, c'était qu'il ne fallait pas faire de politique, mais défendre avant tout la dignité et la liberté humaines. Ils ont appelé ça l'« antipolitique ». Pour Havel, le fondement de la résistance au communisme était la défense du droit à la dignité humaine. [...] Je crois [...] que la présence d'intellectuels à la tête de l'Etat [il cite alors Havel, Göncz et Jelev] préserve une certaine tradition, qui donne du sens à la vie politique et fait que celle-ci n'est pas seulement un jeu de pouvoir, mais un combat pour la réalisation d'un projet¹³.

⁸ *L'Historien et le Politique*, p. 164.

⁹ Le POUP ou PZPR (Parti Ouvrier Unifié Polonais/*Polska Zjednoczona Partia Robotnicza*) est l'ancien parti communiste qui, de 1948 à 1989, a exercé le pouvoir sous le régime de la République populaire de Pologne (*Polska Rzeczpospolita Ludowa*, PRL).

¹⁰ Bronisław Geremek, *La Rupture. La Pologne du communisme à la démocratie. Entretiens avec Jacek Zakowski* (1990), Paris, Seuil, 1991, p. 104.

¹¹ *Ibid.*, p. 105.

¹² *Ibid.* (nous soulignons).

¹³ *L'Historien et le Politique*, p. 135-136 (nous soulignons).

Nous manquons de sève, mais nous manquons surtout de visions. Des visions, Bronisław Geremek en avait à la pelle, lui le Polonais par le cœur¹⁴ et l'Occidental par l'esprit (Varsovie, la ville natale et d'élection, n'est-elle pas celle « *qui résume le mieux les aspirations occidentales de la Pologne* » contrairement à, par exemple, Cracovie, qui a « *conscience d'appartenir à l'Europe centrale*¹⁵ » et par là-même « *conservé la nostalgie de l'Empire austro-hongrois*¹⁶ » ?...), conciliant en lui-même deux qualités apparemment contraires que sont le sentiment national et supranational - l'occidentaliste enfin, auquel se fût opposé, au XIX^e siècle en Russie, le slavophile, actant dans sa psyché même l'arrachement à l'Est de son pays d'une part et la fondation de l'Europe moderne d'autre part, deux « chantiers » dont il fut, en une impeccable logique du destin, l'un des principaux artisans.

La Pologne, l'engagement communiste

Pologne, pays des cigognes blanches, des bisons et de la dernière forêt primaire d'Europe, mais aussi du charbon brun dont l'extraction ravage les paysages, pollue l'air, l'eau et la terre à des hauteurs inouïes¹⁷. Pologne, berceau de Solidarność la glorieuse, mais aussi des camps de Treblinka, Belzec, Maidanek, Auschwitz-Birkenau, Sobibór, des ghettos de Varsovie, Łódź et Lublin¹⁸. Pologne, patrie de Bronisław Geremek, à jamais marquée, tatouée par l'histoire, constamment prise entre deux feux pourrait-on dire, les premiers géographiques, scellant par sa position centrale son *fatum* de proie des diverses puissances alentour (Russie, Prusse/Allemagne, Autriche/Autriche-Hongrie), les seconds historiques, puisque si 1945 marqua la fin de l'occupation allemande, elle consacra tout aussi bien l'avènement du communisme.

A l'existence (il avait déjà été rayé de la carte au XVIII^e siècle), à l'indépendance et à la liberté politique, le pays, dans son histoire des trois derniers siècles, et avant la désintégration du bloc soviétique, n'aura goûté que brièvement. Cette émancipation devait advenir dans l'entre-deux-guerres et sous l'impulsion du maréchal Piłsudski, mais cette période elle-même ne fut pas exempte de déceptions, de crises ni d'ambiguïtés¹⁹. L'assassinat, en décembre 1922, par un nationaliste de droite, de Gabriel Narutowicz,

¹⁴ « *Ma première œuvre littéraire [septembre 1939] commençait par ces mots : 'Le lion britannique se dresse, prêt à défendre la Pologne.' [...] Peut-être faudrait-il replacer ces réactions dans l'arrière-plan culturel qui était le mien : une famille juive, mais où l'on parlait polonais, et qui baignait dans la culture polonaise. C'est cela qui est ma référence première, ma référence la plus évidente.* » *Ibid.*, p. 6.

¹⁵ *Ibid.*, p. 8.

¹⁶ *Ibid.*, p. 9.

¹⁷ Lors de la conférence de Poznań en 2008, la Pologne bloqua d'ailleurs les négociations européennes sur le climat, alors qu'il est démontré qu'elle pourrait, si elle y consentait, sortir du tout-charbon en quarante ans (source Greenpeace).

¹⁸ L'antisémitisme en Pologne surviva à la guerre. Rappelons-nous les mots proférés en novembre 1981 par Marian Jurczyk, l'un des principaux dirigeants de Solidarność, exigeant « *qu'on pendre les dirigeants communistes et qu'on en finisse avec les juifs qui gouvernent* ». Article « *Jedwabne* », in *Kaléidoscope franco-polonais* (dir. Bronisław Geremek et Marcin Frybes), Paris/Varsovie, Les Editions Noir sur Blanc/Institut Adam Mickiewicz, p. 146. « *Cet incident motiva largement l'ouvrage de Michel Wievorka, Les Juifs, la Pologne et Solidarność* » (*ibid.*). Cette vision d'une Pologne antisémite ne serait cependant pour Geremek qu'un injuste stéréotype. De fait, en regard de l'histoire polonaise, la question semble plus complexe qu'il n'y paraît, et l'historien, fidèle aux principes de son métier, s'attache à rendre compte de cette complexité (voir *Passions communes*, p.161-165). Il rappelle ainsi que « *la Pologne était un des rares pays dans l'Europe du bas Moyen Âge à offrir l'asile aux juifs* » et qu'« *au XIV^e siècle, le règne de Casimir le Grand est caractérisé comme un moment de grande protection des juifs* ». Ce qui lui permet de conclure que « *cette image du pays des pogroms anti-juifs est un stéréotype qui ne correspond pas à la réalité. On ne peut pas, on ne doit pas nier l'existence d'une tradition antisémite en Pologne, mais il ne faut pas penser que c'était la terre des pogroms.* »

¹⁹ Sur cette période et sur Piłsudski lui-même, voir *L'Historien et le Politique*, p. 17-19.

le premier président de la République démocratiquement élu, augurait d'ailleurs mal d'un avenir serein, et il faut voir, au-delà de ce meurtre terrible, le signe, néfaste, que le chemin serait encore long vers la libre Pologne d'aujourd'hui.

La Deuxième Guerre mondiale acheva de sceller le destin tragique d'une nation martyre. Envahie à la fois par les Allemands et par les Russes (les premiers massacrant les Polonais juifs et catholiques, les seconds les Polonais russophobes), puis morcelée par Yalta, elle dut abandonner les territoires où se dressaient Lwów et Wilno²⁰ alors que ces confins, spirituellement, la symbolisaient tout entière. Privée de ses forces vives puisque ses intellectuels, lors du conflit, périrent en proportions dramatiques, elle tomba, sitôt libérée et pour quarante-cinq ans, sous la coupe de l'Union soviétique. « *Mes souvenirs [...] sont ceux d'un enfant qui a vu s'effondrer devant lui le monde qu'il était en train d'observer*²¹ », dira Geremek à propos de l'année 1939, qui marqua non seulement le début de l'occupation nazie, mais fut celle encore d'une déroute militaire nationale, dont le stigmate balafre toujours l'âme polonaise.

Et si le plus grand conflit mondial de l'histoire devait laisser le pays exsangue à plusieurs niveaux, si la riche tradition intellectuelle de l'entre-deux-guerres se vit alors réduite à néant, le communisme se chargea de liquider ce qu'il restait de mémoire commune²². « *La réussite de cette entreprise, dans le domaine de la culture et de l'idéologie, commandait que soit minimisée, marginalisée toute la tradition culturelle antérieure, qu'elle disparaisse sans héritiers*²³ » : on ne saurait, assurément, mieux définir l'ambition totalitaire.

C'est dans un semblable climat de ruine, de violence et de folie que grandit le jeune Bronislaw, et sans doute l'enfant développa-t-il, en réaction à ce monde anéanti, une propension phénoménale au rêve, qui devait le porter, et supporter ses projets, tout au long de sa vie. Cet idéalisme constitutif, d'ailleurs, n'alla pas au départ sans un certain égarement. Car alors même que s'érigeaient autour de lui les murs de la prison totalitaire, et avant que d'incarner cette figure glorieuse de liberté, ce magnifique résistant au Parti qu'il devint à travers ses charges successives de chef parlementaire de Solidarność et de l'Union démocratique, le jeune homme succomba d'abord, comme tant d'autres intellectuels à la même époque, aux sirènes du communisme, sur une période de près de vingt ans. On ne saurait aborder l'auteur de *La Potence ou la pitié* sans revenir en effet sur ce que nous serions fondé à appeler le « paradoxe de l'idéaliste », cette sorte de candeur plus ou moins dangereuse, plus ou moins passagère qui, au nom de l'absolu, fait parfois embrasser des chimères, et sacrifier le principe de réalité sur l'autel de l'utopie.

²⁰ Désormais Lviv et Vilnius...

²¹ *L'Historien et le Politique*, p. 15.

²² « *Nous touchons là le fond du problème : celui d'une tradition interrompue par la guerre. [...] On ne se rend pas toujours compte, en Europe de l'Ouest, que l'occupation hitlérienne a condamné à la disparition, à la clandestinité forcée toutes les institutions universitaires et culturelles de Pologne. [...] Toute cette richesse intellectuelle aurait pu se reconstituer [...] après la guerre. Mais l'année 1945 [...] a été le point de départ d'une évolution politique totalitaire, dont les étapes se sont succédé à mesure que les communistes s'implantaient en Pologne.* » *Ibid.*, p. 14.

²³ *Ibid.*, p. 14-15.

Certes, l'extrême-gauche, au sortir de la guerre, devait apparaître, par contraste, à la fois comme l'antidote au nazisme et la possibilité du futur, a fortiori pour un enfant qui avait vécu l'enfer et en avait réchappé, et c'est probablement par ce prisme qu'il faut appréhender la période marxiste-léniniste de Geremek, qui vit dans la violence de son engagement initial une réaction à la propre violence du monde dans lequel il avait grandi :

Il s'y ajoutait aussi quelque chose de violent tiré de ma biographie, la biographie d'un enfant qui a vécu la guerre dans les pires conditions. Cette époque a clos dans ma vie un temps qui n'est jamais celui des souvenirs. Je ne suis jamais revenu à mes expériences d'enfance, qui pourtant sont celles qui m'ont formé. Le monde se consumait sous mes yeux. Comme se consumait le petit univers des continuités familiales qui renferme la durabilité des valeurs, des règles, des principes évidents. Dans ma vie d'enfant, le monde s'effondrait sans cesse. Cela aussi a façonné ma sensibilité extérieure²⁴.

Cependant, si l'on comprend les différences de nature que l'historien de la marginalité établit entre communisme d'une part, nazisme et fascisme d'autre part²⁵, si même l'on souscrit partiellement à de telles analyses²⁶, en revanche l'on ne peut que s'interroger sur le fait que, bien qu'ayant eu connaissance, dès 1956²⁷, du fameux rapport Khrouchtchev (auquel d'ailleurs ses amis français, négateurs du stalinisme tel qu'il était à l'œuvre, n'ajoutèrent aucune foi, l'attribuant d'emblée, en un automatisme imbécile et récurrent, au « diable » américain²⁸), bien qu'il n'ignorât rien des crimes soviétiques contre son pays, notamment le fameux massacre de Katýn de 1940, il attendit néanmoins 1968 et l'intervention des troupes du pacte de Varsovie contre le Printemps de Prague pour tourner définitivement le dos au Parti²⁹, dont la composante antisémite s'avérait, s'il était besoin d'une charge supplémentaire, parfaitement évidente³⁰.

²⁴ *La Rupture*, p. 108.

²⁵ « Je vois dans le communisme des différences profondes avec les autres totalitarismes. Contrairement au fascisme ou au nazisme, il se voulait fidèle au sens de l'histoire, aux valeurs de la société moderne, à l'idée de liberté, et l'homme était au cœur de sa réflexion, tandis que la haine de l'autre, qui est consubstantielle au nazisme et au fascisme, ne peut être mise sur le même plan, selon moi, qu'une théorie intellectuelle comme la lutte des classes. Je crois donc qu'il y a une différence de nature. [...] la spécificité du nazisme est que le massacre était prémédité dès l'origine [...] alors que jamais le communisme, dans son idéologie ni dans son programme, n'a préconisé ni planifié la destruction de peuples entiers. » *L'Historien et le Politique*, p. 83.

²⁶ Nous ne pensons pas en effet que la philosophie communiste ait été tout à fait dépourvue de haine.

²⁷ Une année aussi décisive pour la Pologne que pour Bronislaw Geremek, puisqu'elle fut pour lui « celle des grandes confrontations : confrontation avec l'Occident, confrontation avec l'école historique française, confrontation avec la réalité polonaise. » *L'Historien et le Politique*, p. 26. C'est en 1956 encore qu'il fit la connaissance de son futur grand ami Jacques Le Goff, mais également de Fernand Braudel, qui lui apprit l'importance de la longue durée en histoire et exerça sur lui une puissante influence. « ... la portée de l'œuvre de Braudel tient précisément aux liens qu'il a su établir entre la courte, la longue et la très longue durée, entre milieu naturel, civilisation, structures sociales, conjonctures et événements », dira-t-il de l'auteur de *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. *Ibid.*, p. 48.

²⁸ La CIA en l'occurrence.

²⁹ « L'année 1968 a marqué le terme de ma formation idéologique, et aussi mon divorce d'avec le communisme. Il s'est en effet passé, cette année-là, deux événements : d'abord, en mars, à Varsovie, un grand mouvement étudiant, suivi, par réaction, d'une violente campagne antisémite montée par le Parti, au sein duquel s'était enraciné tout un courant nationaliste autour du général Moczar ; ensuite, en août, la fin de l'espoir que le Printemps de Prague avait fait naître. [...] lorsque les armées du pacte de Varsovie sont intervenues, j'ai compris que mes illusions étaient mortes, que le révisionnisme était impuissant, et j'ai quitté le Parti dès le mois d'août. » *L'Historien et le Politique*, p. 81-82.

³⁰ Voir *supra*, note 29. Sur l'antisémitisme de gauche, voir Michel Dreyfus, *L'Antisémitisme à gauche. Histoire d'un paradoxe, de 1830 à nos jours*, Paris, La Découverte, 2009.

La vanité du paradis

C'est ici qu'intervient sans doute, pour Geremek comme pour tant d'autres croyants³¹ des utopies politiques et sociales, un facteur irréductible : la candeur à l'endroit de la nature humaine, dont on sait bien pourtant que le propre est de venir à bout des plus belles espérances. Le Professeur³² lui-même conviendra plus tard de cette sienne ingénuité :

Je pense que dans mon approche du Moyen Age il y a d'abord une sensibilité à l'égard des mal-aimés de l'histoire, du peuple [...], des opprimés, et cette sensibilité se retrouve d'une certaine façon dans mon comportement de citoyen. Il y a aussi autre chose, que j'appellerais *un engagement naïf*. Georges Duby n'a pas partagé mes erreurs de jeunesse, mais je crois qu'il comprendra très bien ce que je veux dire³³.

Il ne dégagea pas pour autant de cette expérience l'amère morale sous-jacente, qui est qu'il est vain de se battre pour l'homme (ce qui ne signifie pas qu'il ne faille pas le faire, ne fût-ce que pour l'honneur), puisque l'homme ne sera jamais ce qu'il prétend être, puisque l'homme tel qu'il est, manifestement, ne veut pas d'avenir. On nous objectera que l'existence des « grands hommes », ceux par qui, justement, l'avenir advient, vient infirmer notre pessimisme radical, mais elle le confirme au contraire, car l'homme supérieur, s'il se rencontre à tous les échelons de la société, n'est pas l'homme des foules. Il n'est pas l'homme majoritaire autrement dit, celui-là seul pourtant qui, en vertu de son nombre même, est apte à représenter le genre humain, lequel ne saurait se définir d'après l'exception. Aussi les plus nobles visions, dès lors qu'elles quittent les mains de ceux qui les ont eues pour tomber entre celles des masses, se heurtent implacablement à la réalité, dégénérant alors soit en mode (crépuscule bénin), soit en guerre (crépuscule majeur).

L'homme, ce Narcisse impénitent (et là, bien sûr, nous ne parlons pas de Bronisław Geremek, de cet humble parmi les humbles, mais encore une fois de l'homme générique, tel qu'il resurgit invariablement au cours des âges), est incapable, en dépit de l'histoire elle-même, de porter un regard lucide, extérieur et dépassionné sur son espèce, qu'il continue d'idéaliser envers et contre tout, en une anthropolâtrie dangereuse et fascinatrice. Or, tels des Midas maudits, nous transmuons tout ce que nous touchons en cendres. Nous sommes, ici-bas et depuis toujours, des pourvoyeurs de mort, et nous assassinons jusqu'à nos rêves, dont nous sommes essentiellement indignes. Nous avons détruit le paradis sur terre (et il n'est point besoin de croire en une quelconque Genèse pour convenir de cette *triste réalité*), et notre tâche ici-bas, notre devoir, devrait être, au moins, de travailler à le reconstruire. Nous devrions rendre la nature à elle-même, mais nous continuons de l'anéantir, nous continuons d'anéantir cela même dont nous sommes nés et qui nous fait vivre, comme si la destruction était inscrite dans nos

³¹ Le mot n'est pas trop fort, puisque Geremek n'hésite pas à parler du communisme en tant que religion à laquelle il a adhéré corps et âme : « [J'ai] vécu le marxisme comme une théologie, c'est-à-dire comme une vision globale du monde ». *L'Historien et le Politique*, p. 58. La religion est donc bien l'opium du peuple !

³² « ... le titre qu'il préférerait entre tous. Et, sans doute, celui qui résume le mieux son rôle, sa mission et aussi son aspiration personnelle. » Cezary Lewanowicz, « Bronisław Geremek, une leçon inachevée », in *Bronisław Geremek : une voix en Europe*, Fondation Jean Monnet pour l'Europe et Centre de recherches européennes (Lausanne), Paris, éd. Economica, 2009, p. 101.

³³ *Passions communes*, p. 42 (nous soulignons).

gènes³⁴. Malgré l'histoire et ses preuves accablantes, nous ne savons toujours pas qui nous sommes, ni ce dont nous sommes capables. En dépit de la *réalité*, nous n'avons toujours pas pris la pleine mesure de nous-mêmes. Nous persistons à nous croire essentiellement innocents, quand nous sommes essentiellement coupables, et c'est d'ailleurs pourquoi nous préférons nous appesantir sur les crimes que nous avons perpétrés hier que de considérer ceux que nous commettons aujourd'hui.

Un monde qui, au XXI^e siècle, tolère et légalise le carnivorisme [le meurtre], la vivisection [la torture] et la prostitution [l'esclavage] – un monde soumis enfin à la banalité du mal, ne saurait prétendre à la civilisation, à la modernité ou à l'humanité, autant de vocables qui restent, à l'heure actuelle, vides de sens. Nous tuons toujours, et toujours plus - chaque fois par frivolité [pour l'alimentation, le profit, l'habillement, le divertissement, etc.], et souvent aussi par plaisir - autrement dit par *perversité*, la volonté du mal étant ce qui nous distingue radicalement dans l'ordre du vivant. L'animal supplicié devient ainsi le symbole de notre propre innocence perdue, sur le souvenir de laquelle nous nous acharnons avec une singulière éloquence. Alors même, et pour ne citer que *ces victimes-là*, que plus de cinquante milliards d'êtres sentients périssent chaque année à travers le monde dans les abattoirs, alors même que nous devrions nous préoccuper de ce qui se passe derrière les murs de ces usines de mort³⁵ et reconnaître la nécessité morale du véganisme³⁶, nous nions toujours être, ici-bas, des barbares : en convenir risquerait de nous confronter, précisément, à notre inhumanité, c'est-à-dire au *contraire* de ce que nous prétendons être, et par quoi nous justifions notre suprématie.

De là l'impossibilité d'espérer, ici-bas, un quelconque avenir, et moins encore un *avenir radieux*, pour reprendre le titre, sombrement ironique, du roman de Zinoviev³⁷. La révolution doit d'abord commencer en nous-mêmes, par une remise en cause radicale de ce que nous sommes, de nos façons de penser, d'agir et d'interagir sur le monde. Méconnaître cette urgente nécessité constitue le pire danger qui nous guette, et tant que nous nous déroberons à cet examen de conscience, tant que nous refuserons de nous juger pour ce que nous faisons et pour ce que nous sommes - tant que nous méconnaîtrons enfin la racine du mal, tout ce que nous bâtirons sera voué à l'échec et à l'absurdité.

Dans un tel contexte, il est parfaitement vain d'espérer pour le monde, et c'est ainsi, par ce bref détour par nous-mêmes, que nous revenons à Geremek et son impossible enthousiasme pour un quelconque paradis politique. A l'image du futur auteur des

³⁴ Sur le problème de la destructivité humaine, on lira avec profit, du sociologue et psychanalyste américain Erich Fromm, *The Anatomy of Human Destructiveness* (1973). Tr. fr. *La Passion de détruire : anatomie de la destructivité humaine*, Paris, Laffont, 1975.

³⁵ Il serait d'ailleurs intéressant, d'un point de vue strictement humain, d'étudier en quoi il est loisible à une société régie par les principes de la démocratie de nommer, parmi ses membres égaux en dignité et en droit, des bourreaux, ceux-ci étant dès lors des meurtriers « désignés », par opposition au reste de la population (la majorité, les consommateurs) qui serait, elle, composée de meurtriers « par procuration » (sachant que les bourreaux sont aussi des consommateurs).

³⁶ Le véganisme, néologisme issu de l'anglais *veganism*, est, au-delà d'un style de vie et d'une pratique alimentaire qui excluent de la consommation tout produit d'origine animale, un engagement moral en faveur de l'abolition de l'exploitation animale. Né en 1954 aux Etats-Unis, professeur de droit et philosophe, Gary L. Francione est actuellement le penseur le plus radical du mouvement des droits des animaux. Le véganisme et la non-violence constituent les principes de base de la théorie abolitionniste dont il est l'initiateur.

³⁷ Aleksandr Aleksandrovitch Zinoviev, *L'Avenir radieux*, 1978.

Fils de Caïn, nombreux furent ceux qui voulurent croire à la promesse du socialisme, comme si l'utopie, parmi les hommes, pouvait jamais se réaliser selon ses termes idéaux. Le « paradis communiste », sur la terre, dégénéra donc, très vite et sans hasard, en système de terreur, en pouvoir autocratique et en culte du chef. Et si, presque toujours, l'innommable prend forme, c'est parce que la majorité, par son silence ou sa collaboration, lui permet d'advenir : l'inertie, la passivité des foules ont toujours constitué les meilleures alliées du mal, et les tyrans, qui ne méconnaissent rien de la nature humaine, qui savent faire vibrer au contraire chacune de ses cordes secrètes, libérant ainsi *la petite musique de l'âme*, savent pertinemment que c'est grâce à elle qu'ils sont en mesure, siècle après siècle, d'ériger leurs empires.

L'amour de la littérature, l'amour de la France

Imaginez un peu : nous sommes en 1948, un jeune garçon, émule d'une confrérie des pères maristes, quitte une ville de province pour la grande métropole que lui semble être Varsovie. Il engloutit tout un univers de livres différents de ceux qu'il a lus chez lui. Dans ces lectures il trouve une réplique au malheur humain. Il y apprend des choses sur le monde, l'Europe ; il y rencontre l'idée de justice sociale et une critique de la démocratie occidentale ; il y lit la nécessité d'un prix à payer quand on veut la justice sociale à grande échelle. A l'époque, je pensais que le communisme était la jeunesse du monde³⁸.

La candeur et la foi communistes de Bronisław Geremek furent guidées par deux principes, qui constituent encore, dans un premier temps au moins, deux excuses : sa jeunesse d'abord (son ralliement idéologique date de 1948³⁹), la littérature ensuite - et peut-être que l'une et l'autre ne forment-elles au fond qu'un seul précepte d'absolu. « *Ce n'est pas la politique qui a provoqué en moi ce changement et cet engagement, ce sont les livres*⁴⁰ », confiera-t-il à plusieurs reprises, insistant chaque fois sur l'aspect purement spirituel de son adhésion.

Paroles ô combien singulières dans la bouche d'un historien qui fut aussi homme d'Etat, et qui dévoilent, en sus de sa vocation initiale, son véritable ancrage affectif. Enfant, le futur auteur de *Villor*⁴¹ rêvait d'être écrivain⁴², et invoqua la littérature jusque dans son œuvre, à laquelle il ne cessa d'accorder, à l'instar de Duby, et conformément à la tradition inaugurée par Michelet, une valeur poétique décisive. L'histoire devient ainsi « *un mélange de science et de poésie* », et l'on ne saurait faire véritablement œuvre d'historien « *si l'on n'ajoute pas à l'approche scientifique une approche poétique*⁴³. » Dès lors, une grande place est accordée à l'imaginaire, et sans aller jusqu'à valider les théories postmodernes décrétant que, puisque « *l'histoire est poésie [...], le travail de*

³⁸ *La Rupture*, p. 105.

³⁹ Il avait alors seize ans.

⁴⁰ *L'Historien et le Politique*, p. 79.

⁴¹ Bronisław Geremek, *Zycie codzienne w Paryżu Franciszka Villona (La Vie quotidienne à Paris de François Villon)*, Varsovie, 1972, ainsi que *Le Monde de François Villon*, Rome, éd. Laterza, 1990.

⁴² « *Tout petit déjà, je voulais être écrivain.* » *L'Historien et le Politique*, p. 7.

⁴³ *Ibid.*, p. 65.

*l'historien est le produit de son imagination*⁴⁴ », Geremek leur reconnaît « *au moins le mérite d'avoir [dans le métier,] mis en relief l'importance de l'imagination*⁴⁵ ».

La France, ce pays d'Occident qu'il admire par-dessus tout, et qui jouera un rôle si fondamental dans son existence, contribue de façon capitale à son engouement marxiste. Par un paradoxe qui n'est qu'apparent, c'est également dans la France des trente glorieuses, où il séjourne à plusieurs reprises, que le jeune homme fait l'apprentissage de la liberté⁴⁶ – cette même France dont l'intelligentsia soutenait alors à bon compte le régime soviétique, puisque n'en étant point la victime, elle pouvait se payer le luxe de l'idéalisation. Les références intellectuelles de Geremek à cette époque sont à rechercher du côté de Paris et particulièrement de Saint-Germain-des-Prés, où l'après-guerre vit éclore deux mouvements, l'existentialisme et le personnalisme, qui le séduisirent précisément parce qu'ils cristallisaient ses propres angoisses à l'issue d'un conflit qui avait réduit son pays à néant, inaugurant « *la fin d'un monde*⁴⁷ ». La culture française fut même, dans son cas, décisive : « *... c'est par [s]a médiation [...] que j'ai découvert l'idéologie communiste [...], c'est [...] à travers la littérature française de cette époque que j'ai découvert le marxisme et l'engagement politique*⁴⁸ », explique-t-il. Il lira tout⁴⁹, « *depuis Marx jusqu'à Staline* », mais aussi Barbusse, Vercors, Aragon, « *Sartre, Camus, Mounier, dont les écrits nourrissaient [s]a réflexion sur le monde*⁵⁰ ». « *Mon rapprochement avec le marxisme a donc été, avant tout, un engagement. La philosophie de l'engagement était à l'honneur dans les milieux intellectuels parisiens de l'après-guerre*⁵¹ », plaide-t-il devant Carlos Vidal. Plus loin, il réaffirme la force de cette influence : « *C'est la littérature française qui m'a fait ce que je suis, et elle a fini par devenir pour moi un monde à part entière*⁵². »

Il y a enfin chez Bronisław Geremek à la fois ce goût, selon lui très polonais, du romantisme héroïque incarné par Conrad⁵³, mais encore de la rébellion, personnifiée par Camus, et du rêve, qui est l'essence même de la littérature :

⁴⁴ *Ibid.*, p. 70.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 71.

⁴⁶ « *Lorsque je contemple, rétrospectivement, le long chemin de ma formation intellectuelle, je vois un jeune homme qui découvre Paris en 1956 et se trouve confronté à une autre culture, à un autre monde. Ce fut une véritable remise en cause, car tous les stéréotypes inculqués par l'enseignement officiel s'effondraient en même temps que s'ouvrait à moi un univers auquel je n'avais eu, jusqu'à alors, qu'un accès très limité. [...] C'était donc la première fois que je voyais l'Occident tel qu'il était, au lieu de son reflet sur papier. [...] Je vivais ces séjours en France comme un apprentissage en liberté, et aussi comme un apprentissage de la liberté : liberté de penser, liberté d'accéder à la connaissance, liberté de s'exprimer.* » *Ibid.*, p. 34.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 79. « *... je dois avouer que c'est dans la culture française de l'époque, plutôt que dans le climat intellectuel polonais, que j'ai trouvé le reflet de ce cataclysme. Le problème qui se posait à moi était exactement le même que celui posé par l'existentialisme et le personnalisme.* » *Ibid.*

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ « *Je ne sais pas très bien ce que je faisais à l'école. La seule chose que je me rappelle, ce que je sais, c'est que j'ai été deux ans de ma vie à l'école, mais mes jours et mes nuits je lisais. J'ai tout lu.* » *Passions communes*, p. 14-15.

⁵⁰ *L'Historien et le Politique*, p. 79.

⁵¹ *Ibid.*

⁵² *Ibid.*, p. 163. Geremek était également grand lecteur de Stendhal.

⁵³ « *Nous autres, les Polonais, avec notre imagination romantique, nous sommes très bien représentés par un écrivain officiellement très anglais, très britannique, Joseph Conrad : en fait, c'est un Polonais, un Polonais en tout, par sa façon de penser, par ses amours, par ses craintes. Eh bien, je suis grand lecteur de Conrad. Conrad, je l'ai lu jeune, et je suis revenu à cette lecture étant moins jeune, et j'espère que dans mes vieux jours j'aurai plus de temps encore pour le lire et le relire.* » *Passions communes*, p. 43.



Le plaisir que l'on prend à la littérature est difficile à exprimer. Je ne comprends pas les gens qui disent que l'on y cherche ce que l'on est, ou que c'est grâce à elle que l'on devient ce que l'on est. Je crois au contraire que la littérature nous permet de vivre plusieurs vies. Nous sommes nés pour n'en vivre qu'une, avec ses contraintes et ses contingences, mais la littérature nous offre la possibilité, à nos moments perdus, d'en vivre d'autres, qui ont d'autres exigences⁵⁴.

C'est d'ailleurs tout ce qu'il sera : le héros (le prisonnier politique), le rebelle (l'intellectuel engagé), le rêveur (l'Européen) d'une modernité par ailleurs désenchantée. Ce poète viscéral⁵⁵, dès lors, ne pouvait qu'être séduit par la (trop) admirable formule de Paul Vaillant-Couturier selon laquelle « *le communisme est la jeunesse du monde* »⁵⁶ : dans un pays dévasté par le nazisme (qui avait eu, à la fois dans le discours et dans les pompes, une valeur plastique fondamentale à laquelle beaucoup s'étaient laissé prendre), cristallisé par un tel lyrisme, il pouvait, sans doute, passer pour tel. Les mots ont parfois de cette beauté trompeuse qui, emportant l'adhésion esthétique, valide l'immoralité fondatrice du concept, de l'idéologie, de la philosophie qu'ils encensent. Parfois même, ils créent l'idéologie. C'est ainsi qu'Hitler, dans sa jeunesse, fut séduit par Wagner, et que les foules, à leur tour, furent conquises par Hitler : dans l'un et l'autre cas, il s'agit toujours des mots, puisque la musique de Wagner, comme les discours du Führer, se voulait l'expression de l'âme du peuple allemand, et cet extrait de *Ludwig* est, à cet égard, éclairante à plus d'un titre :

Mais la poésie de Wagner vaut d'abord pour sa musique, et sa musique vaut d'abord pour sa poésie ! L'une ne pourrait pas vivre sans l'autre, et de cette fusion merveilleuse naît un nouveau langage que comprennent tous les hommes... Cette musique est un chemin vers le ciel, et c'est un langage qui révèle aussi de grandes idées⁵⁷ !

Telle est la gloire et la malédiction des mots, de bâtir des visions idéales, impossibles et tragiques, risquant à tout moment d'être ravis à eux-mêmes et de voir s'ériger sur leur splendeur, impuissants, les sinistres forteresses du mal humain. Car la poésie wagnérienne, à l'instar de la pensée de Nietzsche, qu'il faut lire sans doute moins comme une philosophie que comme une longue divagation poétique, est essentiellement innocente, et les images surhumaines qu'elle fait naître en soi n'ont rien à voir avec l'hitlérisme, qui s'en est honteusement et avidement nourri, détournant à son profit les fleuves de l'art et de la beauté. Il en va de même de l'utopie communiste, séduisante sur le papier, navrante dans les faits. Tout commence donc chaque fois par un beau rêve, un rêve de perfection, un rêve de pierre, dont le langage va se charger de fixer l'ossature poétique, et de fait, quel cœur juvénile empli d'idéal, prisonnier d'un monde en ruines, s'avère capable de résister à une telle promesse d'aurore ?...

Qu'il s'agisse des générations allemandes grandies dans l'humiliation du traité de Versailles, des peuples martyrisés par le nazisme, des races avilies ou du prolétariat

⁵⁴ *L'Historien et le Politique*, p. 164.

⁵⁵ «... quand j'ai quitté le lycée, moi, j'étais sensible aux mots, et peu sensible aux choses. » *Passions communes*, p. 14.

⁵⁶ Il en use à plusieurs reprises et sans forcément citer son auteur, ce qui montre à quel point il l'a faite sienne et combien elle exprime ce qu'il éprouvait alors. Par exemple : « *Ce qui m'intéressait, c'étaient les livres, et si j'ai adhéré au Parti, c'est que je croyais vraiment, comme Vaillant-Couturier [...], que le communisme était 'la jeunesse du monde'*. » *L'Historien et le Politique*, p. 80.

⁵⁷ *Ludwig* (interprété par Helmut Berger), in *Ludwig*, Luchino Visconti, 1972.

exploité, le désastre constitue l'unique réalité, où sont susceptibles de s'enlever les pires rêves de vengeance, les pires espérances, la promesse, justement, de *beaux lendemains*, et lorsque ces beaux lendemains cessent d'être chantés par les poètes pour être scandés par les idéologues, lorsqu'ils sont, enfin, *réalisés*, ils deviennent alors ces chimères fascinatrices, ces dangereuses illusions de toute-puissance, les rêves des hommes qui s'incarnent en cauchemars, la terrible revanche de l'ego humilié - réaction talionique s'il en est, inexcusable puisque la guerre ne doit pas engendrer, de la part des vaincus, une nouvelle guerre visant à punir le vainqueur, mais la paix, qui doit transcender les haines, surmonter le passé et cimenter l'avenir.

C'est ainsi que les poètes, parfois, succombent au pire, par soit légitime d'absolu. « *C'est à ce moment que je suis entré en contact avec le marxisme, et si j'ai été alors séduit par ce système de pensée, c'est en partie, bien sûr, à cause du climat intellectuel et idéologique de l'époque, mais c'est aussi à cause de mes lectures, de mon histoire personnelle, du poids du passé*⁵⁸. » Geremek aspirait à *autre chose*, et c'était là, incontestablement, son droit le plus strict. Aussi n'est-ce pas tant d'avoir cru au communisme qui pose chez lui problème, mais d'avoir, comme tant d'autres enthousiastes du Parti à la même époque, continué d'y croire alors même que les preuves de sa monstruosité s'accumulaient entre ses mains :

... j'étais donc au courant du rapport Khrouchtchev lorsque je me suis rendu pour la première fois à l'étranger, à l'Ouest, cette même année 1956 qui a été une année si importante pour la Pologne. Je commençais aussi, au moment où je quittais mon pays pour quelques mois, à en découvrir la réalité politique, grâce à la revue *Po prostu*, qui était à l'origine une revue étudiante et qui incarnait le courant dit « révisionniste », très critique envers cette réalité. C'est muni de ce bagage que je suis allé à Paris, et c'est à Paris que j'ai appris la révolte de Poznań en juin 1956. Je suis rentré à Varsovie le mois suivant, en plein changement politique, la veille du grand meeting des étudiants et des ouvriers qui a ramené Gomułka au pouvoir. J'ai observé ces événements sans bien en comprendre la nature, sans trop mesurer combien illusoire était la latitude d'action d'une Pologne soumise à l'Union soviétique et gouvernée par le parti communiste. Je me posais néanmoins des questions. Mon univers a continué d'être un univers de livres, un univers intellectuel⁵⁹.

Etrange cécité de la part de ce futur champion de l'antitotalitarisme, comme s'il avait mis alors, entre le réel et lui-même, un mur de livres, un mur d'idées, de peur sans doute d'être une nouvelle fois déçu dans ses espérances, lui qui, en tant que Juif, avait déjà dû assister, une première fois, au désastre⁶⁰. Ne pas saisir ce qui se tramait, ce qui était en jeu, ce qui constituait, enfin, *l'envers du décor*, était une autre manière d'assurer la continuité d'une existence qui avait vu, dès l'origine, tous ses repères s'effondrer. Ainsi,

⁵⁸ *L'Historien et le Politique*, p. 23.

⁵⁹ *Ibid.*, pp. 80, 81. Geremek avoue en revanche ne pas avoir été au courant, jusqu'aux années soixante, de l'univers concentrationnaire soviétique, dont il prit connaissance à travers les *samizdats* russes et les chansons de Galitch, Vyssotsky et Okoudjava qui parvenaient en Pologne.

⁶⁰ N'est-ce pas d'ailleurs ce qu'il laisse entendre dans ce passage de *La Rupture* : « ... j'étais persuadé que la dernière guerre avait fait la preuve de l'effondrement de la vieille Europe et que l'engagement faisait partie intégrante de la condition d'intellectuel. Dans mon cas, ce dernier n'était pas grand. Peut-être parce que je plaçais l'histoire avant la politique. Peut-être aussi parce que l'image du ghetto de Varsovie, estompée dans ma mémoire personnelle, le temps de l'eschatologie vécue me protégeait de l'eschatologie programmée. » *La Rupture*, p. 17-18 (nous soulignons).

à cette époque, s'est-il maintenu délibérément, encore qu'inconsciemment sans doute, hors jeu, en se préoccupant peu de politique⁶¹, en continuant de se bercer d'illusions sur un parti et dans une société pourtant en pleine effervescence, en pleine prise de conscience d'elle-même puisque le soulèvement de Poznań marqua la première des révoltes des Polonais contre le régime soviétique à l'œuvre, représenté alors par Bolesław Bierut.

« *A l'époque du stalinisme, reconnaît Geremek, l'histoire a été le refuge de mon existence*⁶² » - c'est-à-dire le passé, l'imaginaire et l'abstraction comme antidotes à la désillusion toujours possible, et donc à la mort. Plus tard, aux heures lucides, jamais il n'esquivera sa culpabilité (d'où son engagement dans l'opposition⁶³), qu'il assumera conformément à son idéal humain, fait d'honneur et de sens du devoir – un idéal tel qu'il se perd et qu'il incarna, de 1968 à sa mort, de façon magistrale : pour lui, « *l'homme est responsable de sa bêtise comme de ses folies* », et son « *acceptation du stalinisme comportait l'une et l'autre*⁶⁴. »

Naissance de l'hérétique

Pourtant, lorsqu'on se penche attentivement sur la biographie de l'auteur des *Fils de Caïn*, force est de constater qu'en dépit de cet aveuglement, il ne fut dans le même temps jamais entièrement dupe de ses illusions à l'égard d'un système politique dont le fonctionnement oppressif et totalitaire était d'emblée manifeste, pour peu que l'on consentît à la clairvoyance. Le réel finit par forcer les retraites les mieux barricadées, et les fissures apparaissent rapidement dans le bel édifice de papier où Geremek pensait avoir trouvé refuge, quand bien même cette méfiance primitive ne fut, une fois encore, point assez forte pour le dessiller entièrement. Quelque chose en lui, cependant, entamait son travail de sape, qui était appelé à grandir, et triompher inexorablement : ce mélange de liberté, de sagacité et d'indépendance d'esprit, par quoi son personnage futur, son personnage public, son œuvre d'historien tout entière, se distinguent radicalement.

On apprend ainsi, au détour de ces précieux entretiens avec Carlos Vidal, qu'il commença par s'intéresser, avant l'histoire, à la philosophie (par le biais notamment de Tadeusz Kotarbiński et Leszek Kołakowski, qui se consacrait à l'histoire médiévale, au marxisme et à l'existentialisme), à l'économie et à la sociologie (influence de l'école durkheimienne, des travaux de Maria et Stanisław Ossowski, mais surtout de Stefan Czarnowski, qui introduisit la question de la marginalité dans l'histoire européenne, et de son élève Nina Assorodobraj) - cette discipline ayant d'ailleurs été supprimée par le régime au profit des « sciences sociales ». C'est vers ces dernières que le jeune homme, finalement, s'oriente, jusqu'à ce qu'un sociologue manifestement connu, dont

⁶¹ « *J'étais membre du Parti en 1950, à l'époque où l'Etat était complètement stalinisé, mais j'y étais peu impliqué, je n'y avais pas de responsabilités, la politique ne m'intéressait pas, je ne cherchais pas du tout à faire une carrière politique.* » *L'Historien et le Politique*, p. 80.

⁶² *La Rupture*, p. 108.

⁶³ A la question de Jacek Zakowski : « *Vous vous sentiez coupable ?* », Geremek répond : « *Oui, mais je ne songeais pas à m'amender. En revanche, je pensais que je devais faire quelque chose qui serait dans mes possibilités pour m'opposer à ce totalitarisme désespérant.* » *La Rupture*, p. 106.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 108.

on ne saura pas l'identité⁶⁵, lui conseille l'histoire en lui disant que c'est dans cette matière qu'il sera le plus libre par rapport à l'idéologie dominante. Première leçon, que Geremek entend puisqu'il embrasse effectivement l'histoire.

Deuxième leçon : le jeune homme, qui a choisi de se dévouer à l'histoire contemporaine, se rend compte alors très vite que quelque chose, manifestement, ne va pas : « *dès le premier semestre de cours, raconte-t-il, certains incidents m'ont fait perdre l'illusion que l'on pouvait faire de l'histoire contemporaine de façon honnête, sans compromissions doctorales. [...] J'ai donc trouvé mon salut dans la fuite*⁶⁶. » Fuite, bien évidemment, dans le passé, seul espace d'autonomie possible⁶⁷. Ce passé, ce sera le Moyen Age, une époque à la fois longue, complexe, poétique et obscure, qui lui correspond intimement et lui permettra de travailler sous la direction de maîtres prestigieux, parmi lesquels Witold Kula, Tadeusz Manteuffel, Aleksander Gieysztor mais surtout Marian Małowist, qui lui fera découvrir les fameuses *Annales* fondées par Marc Bloch et Lucien Febvre, deux autres piliers de son apprentissage intellectuel⁶⁸.

Dès lors, il pourra s'adonner aux joies d'une recherche libre et originale tout en restant fidèle à sa foi marxiste en s'orientant vers ceux qui étaient appelés à devenir son sujet de prédilection : les pauvres et les marginaux. Son intérêt pour la dissidence grandit parallèlement : parmi les premiers travaux qu'il réalise, l'un est consacré aux rébellions à Gand au XIV^e siècle et l'autre aux hérétiques du Moyen Age. Il faut voir là la marque de sa révolte naissante contre le système. Il y a à cette époque, dans le parcours intellectuel de Geremek, une double fuite : fuite du présent décevant dans le passé historique, source paradoxale de tous les possibles, mais aussi, corrélativement, fuite de l'orthodoxie communiste vers le révisionnisme. Cet espoir, pourtant, devait s'avérer aussi vain que les grandes espérances du début :

Pour moi, l'hérésie est une résistance à la doctrine, une attitude qui pose, dans une large mesure, le problème de la survie de la liberté dans un système totalitaire. C'est dans cette voie que se sont engagés Kołakowski et les révisionnistes polonais, et c'est précisément à ce moment, en 1956, qu'est apparu, dans le communisme polonais, l'espoir d'une amélioration. J'ai été partie prenante de cet espoir jusqu'en 1968. J'ai cru en la possibilité d'un « socialisme à visage humain », et c'est l'intervention soviétique contre le Printemps de Prague qui m'a définitivement convaincu que *le communisme constituait un obstacle insurmontable à la pensée comme à l'action, qu'il n'y avait aucun espoir de le réformer*⁶⁹.

Ailleurs, il résume ainsi la situation :

⁶⁵ « ... j'en ai parlé à l'un des sociologues les plus en vue, qui était engagé en politique, et qui m'a conseillé l'histoire, où je serais bien plus libre de mes idées, lui semblait-il, que dans toute autre discipline. » *L'Historien et le Politique*, p. 24.

⁶⁶ *Ibid.*

⁶⁷ « J'ai fait mon choix et j'ai fait le meilleur choix possible, à l'époque, parce que le Moyen Age me donnait d'abord la garantie de la liberté ; [...] je pouvais tout lire, tout écrire ; et la censure n'avait rien à faire là-dedans. » *Passions communes*, p. 15.

⁶⁸ Qu'on se rappelle le grand et puissant hommage qu'il rendit à « Marc Bloch, historien et résistant » (*Annales*, vol. 41/5, p. 1091-1105) en juin 1986, par la voix de Jacques Le Goff puisque les autorités polonaises avaient alors refusé de lui délivrer un passeport pour la France. « Je considère Marc Bloch comme mon maître spirituel, comme celui qui a ouvert de nouveaux horizons au jeune médiéviste que j'étais. Sa lecture a été pour moi un véritable apprentissage. » *L'Historien et le Politique*, p. 51.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 30 (nous soulignons).

Je suis entré au Parti parce que j'estimais qu'il y avait un faisceau de valeurs essentielles qui m'unissait au Parti. J'en suis sorti quand j'ai cessé de croire qu'il existât la moindre chance que le Parti réalisât les idéaux qu'il proclamait. Je peux donc affirmer que j'ai quitté le Parti pour les mêmes raisons que celles qui m'y ont fait entrer⁷⁰.

Terrible constat sans doute, la perte des illusions certainement (« *J'ai compris que mes illusions étaient mortes*⁷¹ », écrit-il, et pourtant il en avait encore en réserve qui étaient vouées à disparaître aussi – nous aurons l'occasion de voir lesquelles), au bout de vingt longues années d'espoir aveugle et de remise en cause ascendante jusqu'à ce point de non-retour qui l'amène, en août 1968, à l'apostasie.

A partir de cette date, l'on assiste à l'élaboration progressive de Bronisław Geremek tel que nous le connaissons, à sa métamorphose en chantre et héraut de la liberté polonaise, mais aussi en acteur majeur de la vie publique européenne. C'est la naissance de l'homme politique proprement dit, alors même qu'il se souvient qu'en prenant la décision de quitter le Parti, il était « *résolu [...] à ne plus [s]'occuper de politique*⁷². » Mais son sens de l'honneur inné ne tarde pas à reprendre le dessus : « *... le fait d'avoir été membre de ce parti que je rejetais désormais me créait une certaine obligation civique, une dette morale qu'il me fallait honorer*⁷³. » Dont acte, puisque la décennie soixante-dix le verra multiplier les alliances avec la dissidence polonaise, selon un degré d'implication toujours croissant⁷⁴. En sus de sa participation à un comité d'intellectuels varsoviens réfractaires, il se rapproche bientôt du KOR⁷⁵, sans pour autant en être membre, et, surtout, finit par rejoindre en 1978 l'Université volante (la TKN) dont la tradition et l'origine révolutionnaires remontaient au XIX^e siècle et à l'occupation tsariste – une expérience glorieuse si l'on en juge par son efficacité et le haut souvenir que Geremek en garde, et qui s'achèvera, en ce qui le concerne, avec la naissance de Solidarność en 1980.

Avant cette date-charnière, la situation commençait donc d'évoluer en Europe de l'Est. Le révisionnisme, en dépit de son échec programmé, avait tout de même permis une certaine détente dans la vie publique polonaise et les efforts conjoints du KOR et de la Charte 77 tchèque avaient été très féconds dans le domaine intellectuel. Les États-Unis, alors sous la présidence de Jimmy Carter⁷⁶ (qui avait à cette époque comme conseiller Zbigniew Brzezinski) et l'Europe de l'Ouest étaient très attentifs à cette évolution, même si rien encore, y compris aux yeux des acteurs du changement eux-mêmes, ne laissait

⁷⁰ *La Rupture*, p. 103-104.

⁷¹ *L'Historien et le Politique*, p. 82.

⁷² *Ibid.*, p. 87.

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ Rappelons à cette occasion que les opposants au régime n'étaient autres que d'anciens révisionnistes, et par conséquent le rôle fondamental joué par le révisionnisme dans l'effondrement du communisme. « *Le révisionnisme a engendré la dissidence, explique Geremek, mais cette dissidence était en même temps fondée sur le constat qu'il était impossible de réviser de l'intérieur l'idéologie et la pratique du système. Il fallait donc passer dans l'opposition.* » *L'Historien et le Politique*, p. 85.

⁷⁵ *Komitet Obrony Robotników* (Comité de Défense des Ouvriers).

⁷⁶ « *... la présidence de Carter a eu une grande importance, car c'est à ce moment que s'est imposée la référence morale, le critère du respect des droits de l'homme dans les relations internationales. Ce fut un grand tournant.* » *L'Historien et le Politique*, p. 91.

présager l'importance ni, surtout, la rapidité du cataclysme à venir⁷⁷. Mais l'avènement de Solidarność va définitivement changer la donne en imprimant une poussée décisive au mouvement global de libération du communisme en Europe.

Solidarność : la révolte...

Nous n'avons pas la place, dans cet hommage, de revenir en détail sur l'action, toute d'intelligence, de sagesse et de subtilité, du chef parlementaire de Solidarność⁷⁸. Nous en rappellerons seulement les grandes lignes ainsi que la fonction symbolique et quasi spirituelle d'une utopie réalisée (mais ô combien courte !), architecture *rêvée* digne des années soixante qui sut, à un moment donné de l'histoire nationale, conjurer les forces politiques obscures qui maintenaient sous leur joug la moitié du continent et faire advenir, pour elle, les principes de liberté. Rappelons que c'est la Pologne qui initialisa la mutation démocratique de l'Europe de l'Est, et que c'est NSZZ Solidarność, fondé conjointement par Lech Wałęsa et l'héroïque Anna Walentynowicz (laquelle, pour avoir créé la première structure syndicale indépendante, se vit licenciée par la direction des chantiers navals de Gdańsk le 7 août 1980, décision qui donna naissance une semaine plus tard à la grève massive qui devait à son tour engendrer Solidarność), qui permit à la nation de sortir du communisme et fit souffler sur elle un peu de ce vent contestataire qui, trente ans plus tôt, s'était levé sur l'Occident.

Solidarność, au-delà de son rôle crucial dans les événements des années 1980-1989, c'est, d'abord, l'union sacrée, celle du monde intellectuel et du monde ouvrier, l'un parvenant à surmonter sa méfiance envers l'autre⁷⁹ afin de faire triompher la volonté commune. Alors que les émeutes de Poznań de juin 1956 n'avaient pas réussi à mobiliser l'intelligentsia, qui ne s'était décidée à agir qu'en octobre (« dégel de Gomułka »), alors qu'inversement la classe ouvrière n'avait pas participé aux événements de 1968, et qu'en 1970, les étudiants de Gdańsk n'avaient pas répondu à l'appel des ouvriers de Gdynia, Solidarność réalise la communauté idéale des « *deux groupes sociaux capables de se rebeller contre un régime totalitaire* » et qui jusque-là formaient « *deux mondes étanches*⁸⁰ ». « *...si la grève de Gdańsk est vite devenue un mouvement national, analyse Bronisław Geremek, ce n'est pas seulement à cause de l'emblème national sur la porte des chantiers, de la photo de Jean-Paul II, de l'hymne national que chantaient les grévistes, des couleurs nationales dont était décoré le chantier naval, c'est aussi, et peut-être même surtout, à cause de cette alliance inédite des ouvriers et des intellectuels – sans oublier les paysans, qui nous apportaient des camions chargés de vivres*⁸¹. »

⁷⁷ « Il continuait d'y avoir un partage du monde entre les Etats-Unis et l'Union soviétique, partage qui reposait clairement sur un rapport de forces, et il y avait bien peu de gens, dans quelque secteur de l'opinion publique que ce soit, pour penser que la situation pourrait changer de façon radicale [...] ». *Ibid.*, p. 90.

⁷⁸ Sur le rôle détaillé de Geremek au sein de Solidarność et, plus généralement, au cours des années 1980-1989, voir Bronisław Geremek, *La Rupture. La Pologne du communisme à la démocratie. Entretiens avec Jacek Zakowski* (déjà cité).

⁷⁹ Méfiance séculaire très bien décrite par Jack London dans son roman autobiographique *Martin Eden* (1909). A mesure que le héros s'émancipe en s'instruisant, le fossé se creuse entre ses anciens camarades et lui-même. N'étant pour finir plus d'aucun camp, ni de celui des bourgeois, ni de celui du peuple, Martin connaît alors l'inévitable solitude de l'individualiste.

⁸⁰ *L'Historien et le Politique*, p. 93.

⁸¹ *Ibid.*, p. 94 (nous soulignons).

Cette « sainte alliance » s'était certes déjà matérialisée après 1976, à l'occasion de la création du KOR et de son rapprochement avec la TKN⁸², mais le nouveau syndicat la conforte et la parachève : à partir de là peut véritablement s'amorcer la grande révolution pacifiste qui mettra un terme à près d'un demi-siècle de domination soviétique sur cette partie du monde. Geremek fut l'un des premiers, avec Tadeusz Mazowiecki, à accéder, en août 1980, aux chantiers Lénine de Gdańsk où la grève avait lieu. Il s'agit, pour celui qui sera bientôt président du Comité et co-auteur du premier programme politique de Solidarność⁸³, d'une situation inédite. « *Je n'avais eu [jusque-là] avec le monde ouvrier que des contacts très sporadiques, et voilà que je me trouvais dans un univers tout à fait nouveau pour moi*⁸⁴ », explique-t-il avant d'ajouter : « *Je nous voyais donc jouer le rôle classique de l'intellectuel, c'est-à-dire conseiller le roi, et le roi, en l'occurrence, c'était la classe ouvrière*⁸⁵. »

Mais la réaction du roi détrompera ces plans bien établis, puisqu'il s'en remettra d'emblée à ses conseillers⁸⁶. « *A partir de cet instant, note Geremek, notre rôle a changé du tout au tout. D'experts, d'observateurs engagés, nous étions devenus acteurs. [...] Cette façon d'être ainsi promus représentants du peuple était, au pays du socialisme réel, quelque chose de très nouveau, de franchement inhabituel*⁸⁷. » On voit bien ici la contradiction majeure du communisme appliqué : ce parti, qui était censé donner le pouvoir aux sans-pouvoir, le leur dénia en fait absolument, et l'analyse de l'historien rejoint ici celle de son compatriote Kołakowski qui estimait qu'il y avait dans le marxisme « *l'invocation d'un prolétariat métaphysique, abstrait, qui n'a rien à voir avec le prolétariat empirique, avec le prolétariat réel*⁸⁸. »

Tout le paradoxe de la situation était que les ouvriers négociaient avec les représentants d'un parti qui se disait ouvrier, qui allait même jusqu'à proclamer que la classe ouvrière avait un rôle historique à jouer, et qu'eux, de leur côté, disaient : « *Puisque nous avons un rôle historique à jouer, nous avons le droit de dire ce que nous pensons du système, et nous voulons avoir aussi celui de dire quel pouvoir nous voulons, quelle forme d'organisation nous voulons donner à l'Etat.* » *Le Parti se trouvait pris au piège de sa propre idéologie, de son propre discours sur la classe ouvrière et sur son rôle historique.* Et face à ce groupe qui disait représenter la classe ouvrière, il y avait la classe ouvrière réelle, c'est-à-dire des ouvriers de chair et de sang, qui exprimaient des revendications concrètes. *C'était la lutte des classes, la vraie*⁸⁹.

Réquisitoire magistral démontrant le fonctionnement psychotique du système et son oubli des individus au profit de sa libre expansion totalitaire. Aussi la « lutte des classes » n'est-elle plus strictement celle définie par le marxisme, mais celle, éternelle, entre la

⁸² « *C'est ainsi que s'est instauré, peu avant 1980, un climat qui a permis de réduire l'abîme qui séparait l'attitude politique des ouvriers de celle de l'intelligentsia.* » *Ibid.*

⁸³ « République autonome ».

⁸⁴ *L'Historien et le Politique*, p. 94.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 95.

⁸⁶ « *... leur [réaction] nous a surpris. Ils nous ont dit : 'Vous nous dites que l'on peut choisir entre plusieurs solutions ? Dites-nous plutôt ce que nous devons faire, quelle solution nous devons choisir. Nous avons confiance en vous.'* » *Ibid.*

⁸⁷ *Ibid.*, p. 95-96.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 137.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 99-100 (nous soulignons).

classe des puissants et des impuissants, autrement dit de ceux qui détiennent le pouvoir et des autres qui ne le possèdent pas, configuration qui se retrouve, à des degrés plus ou moins forts, dans tous les groupes humains, et à toutes les époques. Un parti fondé sur la volonté de rendre la puissance au peuple ne put lui-même échapper à cette fatalité : la structure dominé/dominant, maître/esclave fait son retour systématique, quels que soient les plans, les subterfuges et les remèdes imaginés pour en venir à bout – puisqu'enfin, pour reprendre Apollinaire, le naturel désir de l'homme est d'être roi, et que contre cette vérité, l'utopie reste essentiellement impuissante.

Pourtant, les « petits » finiront ici, miraculeusement, par triompher des « gros », et c'est en cela que Solidarność peut être considéré comme un moment unique dans l'histoire de l'humanité. Les insurgés, au prix d'efforts intenses, et après quatorze jours de grève ininterrompue, parviendront, le 31 août 1980, aux accords de Gdańsk, cosignés par le vice-Premier ministre Mieczysław Jagielski et Lech Wałęsa. Ces accords présentent vingt-et-une revendications parmi lesquelles le droit de grève, l'augmentation des salaires, et par-dessus tout la possibilité de créer des syndicats autonomes ainsi que la reconnaissance pleine et entière de Solidarność. Geremek, qui bénéficie d'une grande popularité auprès des ouvriers⁹⁰, est dépassé dans ses espérances : au lieu des cinquante participants prévus, ce sont près de cinq mille personnes qui se rassembleront afin d'apprendre des « cerveaux » non seulement à faire fonctionner le nouveau syndicat, mais encore à agir stratégiquement et politiquement – bref, à apprendre la liberté en devenant les acteurs de leur destin et du destin polonais.

... et l'utopie

A propos de Solidarność, fort bientôt de dix millions de sympathisants, Alain Touraine remarque que « *c'est parce que [s]a création [...] n'était pas inscrite dans l'histoire, parce qu'elle fut une création originale, et presque un miracle, que les réactions qui accompagnèrent son avènement en Pologne et au-dehors furent aussi enthousiastes et aussi émues*⁹¹ ».

Pourtant l'on est en droit de se demander s'il fut vraiment le fruit du hasard, s'il ne fut pas plutôt conçu dans « l'air du temps », et dans quelle mesure son exceptionnel succès, aussi bien politique qu'idéologique, son miracle et son apparente spontanéité, justement, ne sont pas liés, en sus du génie tactique de ses représentants et du contexte national propice à son émergence (n'oublions pas que dans les autres pays sous domination soviétique tels que la Tchécoslovaquie, la Hongrie, la Bulgarie ou la Roumanie, les mouvements de résistance au communisme avaient été systématiquement écrasés dans la violence et la répression, et que c'est la direction plus modérée du Parti polonais qui permit la naissance et la persistance du syndicat rebelle), à l'atmosphère particulière qui imprégnait encore l'Occident au début des années quatre-vingt.

⁹⁰ « ... je me suis fait accepter assez facilement, plus facilement que je ne l'aurais cru et que je ne m'en rendais compte moi-même sur le moment, par la masse des ouvriers, qui étaient très réceptifs aux arguments que j'avais. On m'a d'ailleurs reproché parfois d'accorder une importance presque sentimentale à ce contact avec les ouvriers, d'idéaliser la classe ouvrière comme dans la grande tradition socialiste... » *Ibid.*, p. 97.

⁹¹ Alain Touraine, « Solidarność », in *Kaléidoscope franco-polonais*, p. 232.

Il ne faut pas oublier que, durant les trois décennies précédentes, une immense vague contestataire avait déferlé sur les Etats-Unis, où elle avait pris naissance⁹², et l'Europe de l'Ouest, caractérisée par un bouillonnement intellectuel intense et la fraternisation des uns et des autres dans le dépassement - au moins théorique - des pseudo différences de sexe et de race, mais aussi des classes telles que le marxisme les avait définies. Ce rêve d'égalité et de paix universelles, selon une logique proprement sismique, était, à la fin des années soixante-dix et au début des années quatre-vingt, en train de se propager en Europe de l'Est alors même qu'il se trouvait, à l'Ouest, à l'agonie. Solidarność, qui scella, fût-ce dans un temps très bref, l'union des hommes entre eux par-delà leurs différences⁹³ et afficha des valeurs directement empruntées au Flower Power, ainsi que la réunification européenne qui découla directement ou partiellement de sa création, peuvent apparaître ainsi comme deux manifestations ultimes de cet espoir, qui donna en 1989, date de sa mort en même temps que de son accomplissement, naissance à un Occident uni sous la bannière de la liberté.

Cependant, de l'ambition démocratique réalisée au rêve romantique d'un monde réconcilié et régénéré, il existe une marge que l'humaine nature, rigide et routinière, ne peut franchir, et l'on retrouve, à l'échelle du syndicat, le même climat de fol enthousiasme, puis, finalement, de désillusion, que celui de l'après-1968, même si son but initial, sa raison d'être, à savoir l'émancipation de la Pologne du joug communiste et l'effondrement du communisme en Europe, fut pleinement atteint, au-delà même des espérances qu'il avait pu légitimement concevoir. Mais la dernière révolution de Solidarność, celle de l'antipolitique et de l'autogestion, en revanche, n'eut jamais lieu.

Plus tard, eu égard à la réalité du paysage européen postcommuniste, Geremek conviendra des limites de l'antipolitisme des poètes (n'oublions pas qu'Havel et Patočka en étaient à l'origine), voire même de ses dangers, dans la société des hommes telle qu'elle est : *« Il n'y a pas de démocratie sans pluralisme, donc sans partis politiques, conclut-il. Notre grande utopie des années 1980, celle de fonder la politique sur le mouvement social, ne s'est pas réalisée. Il convient de reconnaître aujourd'hui qu'elle recelait un danger : celui, justement, de la défiance envers la démocratie parlementaire »*, défiance susceptible de *« faire le lit de la démagogie populaire ou nationaliste d'extrême-droite⁹⁴ »*.

Une fois encore, la preuve est faite empiriquement de l'impossibilité d'un paradis social : fût-ce avec la meilleure volonté du monde, et au meilleur de l'histoire, il est condamné à n'être qu'une *utopie*, qui, si on la réalise, peut mener, comme le communisme qu'elle était ici censée combattre, au pire, et l'on perçoit chez Geremek une amertume certaine lorsqu'il évoque les hautes heures de Solidarność, quand les insurgés, quelles que soient leurs appartenances sociales ou religieuses, voire politiques, marchaient

⁹² Les années cinquante aux Etats-Unis furent celles de la *beat generation*, les années soixante et le début des années soixante-dix celles du mouvement hippie, généralement considéré comme sa continuation logique en dépit du désaveu du pape des beatniks en personne : Jack Kerouac.

⁹³ « La création d'un tel mouvement unissant des composantes différentes n'allait pas de soi. [...] rien ne laissait facilement prévoir le rapprochement qui allait s'opérer en 1975, à l'initiative de plusieurs personnalités, dont Jacek Kuroń, et qui aboutit à la présence, auprès des grévistes et de Lech Wałęsa, de personnalités intellectuelles de premier rang, bon nombre d'entre elles catholiques engagées, d'autres définies plutôt par leurs convictions démocratiques. » Alain Touraine, *op. cit.*, p. 232.

⁹⁴ *L'Historien et le Politique*, p. 158.

unis vers un même but, unis dans une même foi⁹⁵. Ne fût-ce que pour ce « *moment de grâce* », comme il le dit lui-même, il n'est pas exagéré de voir dans l'illustre syndicat polonais, et en dépit de son partiel échec final, l'une des plus belles incarnations de la philosophie des années soixante.

De fait, l'on retrouve, dans la description qu'en donne l'historien, des notions empruntées aussi bien à Gandhi qu'à Martin Luther King, mais encore aux transcendantalistes américains et particulièrement à Henry David Thoreau, le pape de la désobéissance civile⁹⁶ et l'une des figures de proue du mouvement hippie :

Solidarité a été un *mouvement de libération* au sens le plus large du terme, dans sa dimension à la fois nationale et sociale, avec, au milieu de tout cela, l'idée religieuse de la *dignité humaine* retrouvée. C'était donc une *révolution*, mais une *révolution humaniste* et, chose très importante, une *révolution* qui, dès le début, avait rejeté la violence. Ce *refus de la violence* est l'un de ses traits les plus caractéristiques, sur le plan des principes comme sur celui de la pratique, et c'est d'ailleurs enfoncer une porte ouverte que de rappeler que le potentiel de violence était tout entier de l'autre côté. Les autres étaient les plus forts sur ce terrain, et pourtant le *refus de la violence* a été pour nous une arme décisive. *Le pouvoir des sans-pouvoir* : c'est la définition que je donnerais, s'il en fallait une. [...] Le cas polonais a prouvé l'efficacité de la *désobéissance civile* et celle de l'*auto-organisation*. Solidarité n'était pas un parti politique, c'était un *mouvement d'auto-organisation de la société*, fondé sur le *refus de la violence* en même temps que sur celui de la politique partisane⁹⁷.

Des hommes de leur temps : voilà ce qu'étaient, d'abord, les membres de Solidarność, et leur tour de force fut d'avoir, non pas parié sur la révolution, puisqu'une telle exigence était alors commune à tous, mais de l'avoir réussie (quand bien même « l'absolu » ne perdura pas) – ce qui explique la fascination qu'ils exercèrent à l'époque sur une grande partie du monde occidental, qui, à l'aube des années quatre-vingt, n'en finissait pas de mourir de ses visions inaccomplies. Solidarność devenait ainsi le dernier surgeon du désir, dans un monde rattrapé par le réel et la désillusion. Pour une France en perte de rêves, le syndicat représentait à la fois l'action et l'inspiration qui avaient été les siennes au cours de l'histoire, et lors des accords de Genève en 2003, Wałęsa, qui fit acte de présence dans tous les sens du terme, est décrit par Bernard Guetta comme le symbole de l'utopie réalisée : l'homme, par son existence et son éloquence, rappela à tous que le rêve, décidément, est toujours possible, et qu'il peut même, parfois, *devenir réalité*, démontrant ainsi que l'optimisme et l'action valent toujours mieux que leurs contraires⁹⁸.

⁹⁵ « ... je n'oublierai jamais ce moment de grâce où, pendant la grève de Gdańsk, la confiance régnait enfin entre ouvriers et intellectuels. [...] Si le contact était à ce point chaleureux, c'est parce que nous partagions tous le sentiment de vivre quelque chose d'inespéré. Nous ne savions pas de quoi demain serait fait. [...] Nous vivions une sorte d'eschatologie de l'instant, et cela avait une double conséquence sur le climat au sein des chantiers, l'une religieuse, l'autre psychologique. [...] il y avait cet extraordinaire climat de confiance, de chaleur humaine. [...] C'était une atmosphère exceptionnelle. » *Ibid.*, pp. 96, 97 (nous soulignons).

⁹⁶ Henry David Thoreau, *Civil Disobedience*, 1849.

⁹⁷ *L'Historien et le Politique*, pp. 98, 132 (nous soulignons).

⁹⁸ « Wałęsa disait, avec la même simplicité qu'au chantier, avec la même force, la même conviction, qu'on les avait regardés comme des utopistes, eux aussi, mais qu'ils avaient gagné, enterré le communisme, unifié l'Europe, et que les enfants d'Abraham vivaient aussi en paix car l'utopie déplace des montagnes. Il en était sûr ; on pouvait le croire. » Bernard Guetta, « Lech Wałęsa », in *Kaléidoscope franco-polonais*, pp. 262, 264.

Ne doutons pas que c'est cette flamme d'espoir irréductible qui séduisit Geremek en Wałęsa, car il retrouvait dans l'ancien électricien de Gdańsk la même ardeur prophétique qui l'animait lui-même.

L'expérience carcérale

Lorsque, le 31 août 1980, Solidarność voit le jour, le Parti, qui le juge dangereux et contre-révolutionnaire, pense d'abord s'en débarrasser facilement. Mais bientôt, devant l'ampleur imprévue de la contestation, il comprend qu'il doit frapper vite et fort s'il ne veut pas perdre la bataille. Le coup d'Etat du 13 décembre 1981 propulse le général Jaruzelski au pouvoir, lequel instaure aussitôt la loi martiale afin de servir les intérêts non seulement du régime communiste en place, mais également ceux de l'Union soviétique. Cette décision lui permet encore, sur un plan strictement personnel, d'éliminer ses rivaux et d'asseoir définitivement sa position au sein du Parti.

Dès la nuit suivante, Geremek est arrêté et envoyé à la prison de Mława, où il retrouve une vingtaine de compagnons de lutte. Il improvise aussitôt un séminaire afin de remonter le moral des troupes et de réfléchir aux derniers événements. « *L'opinion que j'ai défendue cette nuit-là devant mes camarades était la même que je défends aujourd'hui encore, car je n'ai jamais changé d'avis sur ce point, martèle-t-il : je persiste à penser que ceux qui ont pris la décision de proclamer la loi martiale portent une lourde responsabilité*⁹⁹. » Les grèves, désormais, sont interdites et réprimées dans la violence, entraînant des pertes humaines. L'aura de Solidarność à l'étranger s'en trouve encore rehaussée, et à mesure que les archives du comité central deviennent plus accessibles, on perçoit de mieux en mieux la totale impuissance du Parti à comprendre l'origine, la nature et l'objet des bouleversements sociaux alors à l'œuvre, et par conséquent ses choix stratégiques désastreux pour en venir à bout :

Mon impression est qu'il [le Parti] était enfermé dans un monde imaginaire, dont les seuls points de référence étaient doctrinaux, idéologiques. [...] Et si je considère l'ensemble des comptes rendus de ces réunions de l'instance dirigeante du Parti, je suis frappé par deux éléments : le premier est une haine, mêlée de peur, envers le mouvement ouvrier ; le second est la méthode qu'ils avaient choisie pour le combattre, mélange de subversion interne et de confrontation ouverte¹⁰⁰.

L'année 1982 sera pour Bronisław Geremek celle de l'enfermement, soit en prison, soit en camp d'internement - notamment à Jaworze et Darłówek, où les autorités avaient décidé de rassembler les intellectuels¹⁰¹. Il y apprend l'italien grâce au *Nom de la rose* d'Umberto Eco (habilement transmis par Gieysztor), prend à cette initiation un plaisir d'esthète, presque de sybarite¹⁰², donne des cours de français et relit avec

⁹⁹ *L'Historien et le Politique*, p. 102.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 103-104.

¹⁰¹ « ... j'ai vécu la seconde moitié de mon internement dans des conditions qui me rappelaient beaucoup ce que décrit Soljenitsyne dans *Le Premier Cercle*, c'est-à-dire un goulag d'exception pour les élites. » *Ibid.*, p. 106.

¹⁰² « ... j'ai donc lu *Le Nom de la rose* en italien, sans me presser, car tout le problème était de faire durer le plaisir, de le dilater : j'avais tout le temps devant moi, et les livres étaient rares. » *Ibid.*

passion l'œuvre de Michel Foucault, qu'il admire et connaît depuis 1958 : « ... *relire en prison son analyse de l'univers carcéral a été pour moi une expérience absolument extraordinaire*¹⁰³ », confie Geremek, qui organise également avec ses camarades des soirées littéraires, des débats et des conférences. Un certain humour plane sur la réalité vécue : « *Nous appelions cela le 'PEN Club en prison', racontet-il, car nous étions au moins une quinzaine à faire partie de la section polonaise du PEN Club International*¹⁰⁴. » L'historien se penche, toujours par le biais de Foucault, sur « *l'importance de l'architecture dans le sentiment de réclusion, ou comme le rôle de ce sentiment dans l'accomplissement de la peine*¹⁰⁵ », continue de lire, d'enseigner et d'apprendre : « ... *au-delà de l'expérience humaine et de l'expérience politique [...], [cette année fut] un grand enrichissement intellectuel*¹⁰⁶ », résume-t-il.

Bien qu'isolés de l'extérieur, les détenus se maintiennent informés de l'actualité grâce à des moyens illicites (radio, correspondance, etc.). C'est ainsi qu'ils apprennent l'échec du coup d'Etat, qui n'a pas suffi au Parti à se rendre maître du jeu. « *Je reste et je resterai toujours admiratif devant la détermination de la société polonaise après la proclamation de la loi martiale* », déclare Geremek tout en déplorant par ailleurs l'existence « *d'énormes poches de passivité*¹⁰⁷ ». Il semble que la population ait généralement fait bloc autour des insurgés, suffisamment en tout cas pour maintenir un contre-pouvoir efficace au Parti, obéissant par exemple à leurs appels au boycottage des transports et des médias, ou œuvrant encore clandestinement en faveur de la résistance. Les efforts de Jaruzelski pour améliorer la situation économique nationale s'avèrent de leur côté parfaitement inefficaces, et la crise s'aggrave d'autant plus qu'entre le Parti et l'opinion l'incompréhension est totale. Les communistes eux-mêmes ne maîtrisent plus rien : sous l'impulsion du général, qui entend ainsi régner sans partage, la nation est désormais, entièrement et pour huit ans, aux mains de l'armée et de la police politique.

Geremek sera finalement libéré du camp d'internement peu avant Noël 1982. Quant au syndicat, il entre à cette époque dans sa phase clandestine, subsistant grâce au soutien de la CIA et bien entendu de l'Eglise catholique, dont l'appui dans la résistance au communisme fut prépondérant¹⁰⁸.

1989

Le Professeur, qui garde de cette période un souvenir à la fois nostalgique et rocambolesque (« *Il me revient maintenant un aspect de ces années [...] qui me paraît*

¹⁰³ *Ibid.*, p. 107. Il fait évidemment allusion ici à *Surveiller et punir* (1975).

¹⁰⁴ *L'Historien et le Politique*, p. 106.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 107.

¹⁰⁶ *Ibid.*

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 104.

¹⁰⁸ « *Si l'on analyse le succès de Solidarité et la vigueur de la résistance à la militarisation de l'Etat, on se rend compte qu'était en train d'éclorre, face à un régime totalitaire, une société civile consciente de ses droits et de ses objectifs. Et il est indubitable que le pape [Jean-Paul II] et l'Eglise polonaise ont joué un rôle très important dans cette éclosion. Nous avons déjà parlé de l'Eglise, mais je tiens à souligner encore une fois le soutien décisif qu'elle a apporté à Solidarité après le coup d'Etat et l'entrée en vigueur de la loi martiale.* » *Ibid.*, p. 109. Alors que l'Eglise espagnole (l'Espagne et la Pologne étant deux pays qui, par la ressemblance de leur histoire religieuse et politique, n'ont cessé de se comparer l'un l'autre) s'est compromise avec le franquisme, le propre de l'Eglise polonaise est d'avoir combattu la dictature.

*aujourd'hui bien folklorique, tant il est marqué par le rituel du secret*¹⁰⁹ », observe-t-il avec humour], continue d'y prendre une part active. Au-delà de son engagement pour la nation polonaise, il y met un « *point d'honneur* » personnel :

Ce qui m'a le plus motivé à l'époque, c'est ma guerre individuelle contre le système. J'avais perdu mon poste à l'université, je me voyais dénier ma qualité d'historien, d'intellectuel, que la propagande s'attachait à minimiser. J'ai donc mis un point d'honneur à démontrer que j'étais capable d'exercer mon métier d'historien sans la bénédiction de l'Etat communiste, et sans cesser de collaborer aux structures clandestines de Solidarité. [...] je crois n'avoir jamais autant travaillé, sur le plan intellectuel, que dans ces années où l'on avait voulu justement me priver de mon travail intellectuel¹¹⁰.

Sans salaire, il doit compter sur l'aide matérielle et morale de ses amis d'Europe de l'Ouest – une aide qui se révélera, heureusement, indéfectible. Ami et conseiller de Wałęsa, il soutiendra celui-ci avant et pendant la période illégale du syndicat. « *Son rôle a été crucial, sur le plan des symboles, bien sûr, mais aussi sur un plan concret. [...] c'est lui qui a pris toutes les grandes décisions au nom de Solidarité*¹¹¹ », reconnaît Geremek alors même que ses relations avec l'homme, par la suite, devaient se détériorer. Et puisque la grâce, par définition, n'est qu'éphémère, les failles, au sein du syndicat, apparaissent très vite : la vieille défiance des ouvriers envers les intellectuels refait surface, et avec elle la division de ce qui fut, dans l'histoire, brièvement uni.

Tout au long des quinze mois d'existence légale de Solidarność, cette méfiance persistera, et l'on décèle encore, des années plus tard, la désillusion de l'historien à propos d'une expérience qui, faute de concorde suffisante, ne put aller au bout de tout ce qu'elle ambitionnait d'accomplir : non seulement une révolution politique, mais encore une révolution des rapports entre les hommes. « *Les conseillers qui [...] étaient issus [de l'intelligentsia] étaient mal vus, étaient critiqués sans cesse, on leur imputait tout ce qui ne marchait pas dans le mouvement ou dans le pays*¹¹² », déplore-t-il sans pour autant prendre acte de l'impossibilité d'une fraternité durable, minée qu'elle est sans cesse par les passions des uns ou des autres – autrement dit, pour reprendre l'expression d'André Malraux, par ce « *misérable petit tas de secrets* » qui fait l'homme, et qui empêche jusqu'à la réalisation de ses propres désirs.

Et pourtant Solidarność, même divisé, continue plus que jamais de faire l'histoire. En 1988, ayant reconquis une certaine puissance, à travers notamment les Comités citoyens Solidarité¹¹³ créés par Wałęsa le 18 décembre, il s'oppose, toujours par des moyens pacifiques, au gouvernement de Jaruzelski, dont Geremek saluera, en dépit de tout ce qui les sépare, la relative lucidité, lorsque le général accepte finalement, après moult hésitations, et acculé par la situation économique de plus en plus désastreuse du pays, de parlementer à nouveau avec les insurgés - ce que son Premier ministre Rakowski, décidé à détruire coûte que coûte le syndicat, se refusait catégoriquement à faire.

¹⁰⁹ *L'Historien et le Politique*, p. 107.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 108.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 114.

¹¹² *Ibid.*, p. 96.

¹¹³ *Komitet Obywatelski Solidarność*.

Nous sommes alors en 1989, l'année de tous les dangers mais aussi de tous les paris, et Bronisław Geremek, qui, avec Wałęsa¹¹⁴, a toujours été l'homme de la mesure et de la négociation, voit avec satisfaction Jaruzelski anticiper la propre position du syndicat, qui était alors « *clairement un état d'esprit de compromis*¹¹⁵ », et proposer lui-même la fameuse Table ronde, à laquelle, paradoxalement, il n'assistera pas :

En acceptant de renouer le dialogue avec Solidarité, Jaruzelski a montré qu'il avait tout de même une certaine imagination et un certain courage, car rien, au fond, ne l'y obligeait vraiment. Le régime détenait le monopole de la force, nous n'avions pas les moyens de lui résister, encore moins ceux de nous attaquer à lui, nous ne pouvions compter que sur le boycottage, la désobéissance civile, l'auto-organisation de la société. La décision qu'il a prise au nom, disait-il, de l'intérêt du pays visait en fait à permettre à son parti de se maintenir sur la scène politique dans un contexte différent, voire dans le cadre d'un régime démocratique. C'était un pari audacieux pour l'époque. [...] Son attitude en 1989 n'a pas manqué de panache, mais l'ensemble de sa vie et de son œuvre me paraît plutôt tragique qu'autre chose¹¹⁶.

L'orientation politique inédite de Gorbatchev, initiateur dès 1985 de la *glasnost* et de la *perestroïka*, ont également pesé lourd dans la balance. Le POUP a désormais perdu toute validité aux yeux des Polonais¹¹⁷, et n'a donc plus d'autre choix, étant donné la situation de l'U.R.S.S., de coopérer. « *Si les dirigeants polonais n'ont pas recouru à la violence alors qu'ils en avaient les moyens, c'est parce qu'ils étaient conscients que cela ne cadrerait pas avec la nouvelle politique soviétique*¹¹⁸ », analyse Geremek. L'U.R.S.S., alors en pleine perte de vitesse sur la scène internationale, pressent en effet des bouleversements inéluctables au fur et à mesure que grandit l'hostilité au communisme, et se prépare, à travers son nouvel homme fort, pour qui la Pologne représente « *une sorte d'expérience limitée, à l'échelle d'un seul pays, mais d'un pays d'importance capitale pour la région et pour tout le bloc communiste*¹¹⁹ », au changement, dont personne toutefois ne sait encore qu'il est en passe d'advenir de manière radicale.

La Table ronde s'ouvre finalement le 6 février 1989. Il s'agit, pour les deux parties en présence, de trouver une solution à la crise économique et sociale qui ravage la nation depuis des années. Ce seront, en dépit des apparences, des négociations difficiles, dans lesquelles Bronisław Geremek jouera, à la fois dans leur préparation et leur déroulement, un rôle majeur et déterminant. La première ambition des insurgés est, bien sûr, la

¹¹⁴ « *L'Eglise nous conseille d'être toujours modérés, d'être conscients, de trouver des compromis... C'est nous qui modérons les gens. C'est grâce à nous qu'on ne tire pas sur le pouvoir, si le pouvoir n'a pas encore été rejeté... Sans nous, il y aurait déjà la révolte populaire. Et c'est d'ailleurs un pouvoir conscient des dimensions de la crise économique qui a permis, peut-être, la création de Solidarność, en sachant que nous jouerions un rôle d'amortisseur raisonnable qui protégera même le pouvoir et le Parti contre la colère populaire.* » Discours de Lech Wałęsa lors d'une réunion du syndicat.

¹¹⁵ *L'Historien et le Politique*, p. 116.

¹¹⁶ *Ibid.*, pp. 117, 119.

¹¹⁷ « *Je crois que le Parti avait irrémédiablement perdu toute légitimité, et même perdu sa raison d'être, car celle-ci reposait sur deux principes qui étaient devenus périmés. Le fait d'être le seul parti polonais acceptable par l'Union soviétique cessait d'être un atout à mesure que l'Union soviétique s'effaçait de la scène internationale. [...] la seule légitimité qui leur restait résidait dans un danger allemand virtuel, mais ils n'avaient pas encore compris que cette légitimité était justement en train de disparaître à cause de l'évolution de l'attitude des Polonais sur la question allemande. C'était l'époque, en effet, où les Allemands de l'Est qui fuyaient la RDA à la nage étaient accueillis à bras ouverts par les Polonais, qui les hébergeaient même en attendant qu'ils puissent passer à l'Ouest.* » *Ibid.*, p. 124.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 120.

¹¹⁹ *Ibid.*.

relégation de Solidarność. « *Nous avons accepté, en contrepartie, que 65 % des sièges de la Diète soient réservés au Parti et à ses alliés, seuls les 35 % restants étant ouverts à la compétition, explique Geremek. Nous avons eu là-dessus, au sein de Solidarité, un grand débat [...], mais en fin de compte nous avons estimé que le jeu en valait la chandelle, qu'il allait enfin y avoir, pour la première fois depuis la fin de la guerre, des élections totalement libres au Sénat et partiellement libres à la Diète*¹²⁰. » L'autre exigence du Parti est que Wojciech Jaruzelski soit nommé président de la République.

En dépit de ces contraintes, l'espoir demeure, d'autant que Geremek a bien perçu, à travers le général Kiszczak, représentant de l'armée et de la police politique à la Table ronde, le secret espoir des communistes : celui d'assurer, à travers la présidence de Jaruzelski, leur « *survie en tant que parti dans un cadre démocratisé, et en temps que citoyens libres et influents si la transition avait lieu sans violence ni vengeance*¹²¹. » Les élections du 4 juin surpassent finalement les meilleures prévisions en marquant le triomphe presque absolu de Solidarność (« *... les choses sont allées au-delà de nos espérances*¹²² »), qui remporte la totalité des sièges du Sénat moins un ainsi que la totalité des sièges de la Diète proposés aux élections libres.

Jaruzelski accède comme prévu à la présidence du pays, et se voit contraint de nommer Tadeusz Mazowiecki au poste de Premier ministre (Geremek, proposé prioritairement au titre par Wałęsa, reste finalement président du groupe parlementaire), lequel constitue en septembre un gouvernement de coalition regroupant à la fois Solidarność, le POUP, le Parti démocratique et le Parti populaire unifié. « *C'était la première fois depuis 1945 que le gouvernement polonais n'était pas dirigé par un communiste, constate Geremek. Il est donc permis de considérer que le processus de la Table ronde a été un franc succès. Rappelons-nous que notre objectif initial était simplement d'obtenir la relégation de Solidarité*¹²³ ! »

A partir de là, le processus d'écroulement du bloc communiste est véritablement enclenché, et l'historien, qui reconnaît l'importance décisive du contexte international dans le triomphe des négociations de la Table ronde¹²⁴, se réjouit à l'époque de « *la fin de ce gouvernement de vieillards, la fin des Brejnev, Andropov et autres Tchernenko*¹²⁵ » en Union soviétique. Il parle d'« *effet de contagion*¹²⁶ » à propos des autres démocraties populaires qui, suivant l'exemple de la Pologne, vont à leur tour revendiquer leur indépendance. « *La liberté se répandait d'un pays à l'autre à la vitesse d'un bacille*¹²⁷ », dit-il, soulignant le rôle déterminant de son pays dans la glorieuse épidémie à l'œuvre :

¹²⁰ *Ibid.*, p. 124-125.

¹²¹ *Ibid.*, p. 126.

¹²² *Ibid.*, p. 127.

¹²³ *Ibid.*

¹²⁴ « *Cela dit, il faut bien reconnaître que tout cela n'aurait pas eu lieu sans un contexte international favorable, je veux parler de l'accession de Gorbatchev à la tête de l'Etat soviétique et de sa politique...* » *Ibid.*

¹²⁵ *Ibid.*

¹²⁶ *Ibid.*, p. 129.

¹²⁷ *Ibid.*

L'année 1989, d'une certaine façon, peut être interprétée selon le vieux schéma messianique polonais. C'est la Pologne, en effet, qui a provoqué le début de l'avalanche qui a ensuite déferlé sur toute la région jusqu'à atteindre finalement l'Union soviétique elle-même. [...] Il va de soi que les données déterminantes ont été l'affaiblissement général de l'Union soviétique [...], mais la Pologne, à un niveau plus modeste, a contribué, elle aussi, à la désagrégation de l'Empire par son refus d'obéissance, car un système totalitaire ne peut survivre sans la participation, au moins passive, de la population. [...] Il suffit parfois d'un grain de sable pour bloquer un engrenage. Dans le cas de l'engrenage totalitaire, ce grain de sable a été la Pologne¹²⁸.

Geremek, dans son pays nouvellement libéré, devient député à la Sejm, puis ministre des Affaires étrangères de 1997 à 2000. En 1999, la nation polonaise entre à l'OTAN, et c'est encore lui qui signe le traité d'adhésion. Enfin, le 1^{er} mai 2004, la Pologne rejoint l'Union européenne : c'est le vieux rêve du Professeur et de l'Europe Centrale qui se concrétise, car « *l'Europe centrale, c'est la nostalgie de l'Europe. C'est le rêve de peuples qui avaient le sentiment d'être coupés de leur environnement naturel, c'est-à-dire la culture européenne et tout ce qu'elle représente. Le rêve de l'Europe Centrale, c'était de retrouver l'Europe tout court*¹²⁹. »

C'est sur la pleine réalisation des espérances que se clôt le combat de Geremek pour l'émancipation polonaise et la reconquête de l'euphorie. « *C'était tout simplement mon rêve, que la Pologne se retrouve dans l'avenir européen, avoue-t-il, mais je ne croyais pas qu'il pourrait se réaliser de mon vivant : la satisfaction de voir mon pays libre et appartenant à la Communauté européenne est immense*¹³⁰ ». Avec Solidarność, la révolution pacifiste et fraternelle dont avaient été privés les citoyens d'Europe de l'Est les submerge enfin, et l'on peut dire qu'historiquement, la période du Flower Power trouve à la fois son acmé et sa mort en 1989, date de la désintégration du bloc soviétique et de l'avènement de l'Europe réunifiée : c'est là, en effet, le dernier grand rêve occidental, qui, se voyant accompli, signe du même coup la fin et la défaite d'une époque où l'utopie constituait la base de l'action. Désormais, « l'homme » reprendra ses droits sur ses aspirations, et plus jamais le monde n'éprouvera l'immense espoir qu'il conçut alors - d'où, par conséquent, le « non-rêve » que représente l'Europe d'après 1989, comme si, parvenus au degré ultime de l'utopie, nous n'étions plus capables d'éprouver de l'enthousiasme pour l'histoire en action.

Geremek pose la question : « *Y a-t-il aujourd'hui un nouveau rêve européen pour remplacer celui de l'époque du partage de l'Europe en deux blocs*¹³¹ ? », et la réponse qu'il donne est empreinte d'une profonde incertitude. Très amer, il rappelle que l'entrée de son pays dans l'Union, si émouvante pour les Polonais, « *ne fut un grand moment que [...] pour les pays qui venaient vers l'Europe*¹³² », alors que le retour dans l'histoire d'une telle entité coalisée

¹²⁸ *Ibid.*, p. 132.

¹²⁹ Propos recueillis au printemps 2008 par Azilouz Gouez et Katarzyna Biniaszczk dans le cadre du projet « Fabriques de l'Europe ». *Notre Europe. Penser l'unité européenne*, « Rencontre avec Bronisław Geremek », Rencontre européenne n° 9.

¹³⁰ Bronisław Geremek, « Nous avons fait l'Europe, il nous faut faire les Européens », in *Bronisław Geremek : une voix en Europe*, p. 43. Discours prononcé à Rome le 23 et le 24 mars 2007 à l'occasion de la célébration du 50^e anniversaire des traités de Rome, organisée au Sénat italien par la Fondation Alcide De Gasperi.

¹³¹ Interview Gouez et Biniaszczk, *op. cit.*.

¹³² *Ibid.*.



aurait dû être partout célébré. « *Nous n'avons pas su, des deux côtés des frontières entre l'Est et l'Ouest, communiquer aux sociétés cette vérité sur l'importance historique de l'unification de l'Europe, se désolent-ils. Et c'est une raison majeure et une responsabilité partagée du fait qu'ensuite les craintes ont pris le dessus sur les espérances*¹³³. »

Les nantis sont forcément blasés. Geremek, lui, parce qu'il savait, pour l'avoir bravement accompli, combien dur avait été le chemin vers la liberté, n'éprouvera jamais cette « lassitude » dont parlait Husserl¹³⁴, et n'aura de cesse de chanter le miracle de l'Europe réunifiée et l'avènement du « *peuple européen*¹³⁵ », en dépit de toutes les difficultés, aussi bien politiques qu'économiques, qui se présentent aux nouveaux¹³⁶ et aux anciens membres de l'Union : ce sont, pour lui, autant de défis à relever, et l'essentiel, désormais, sera de prôner la constitution d'un véritable projet commun afin de fédérer entre eux les Européens¹³⁷.

Le patriote et l'Européen

L'histoire de la Pologne est intéressante à plus d'un titre : d'abord en elle-même, en tant que carrefour unique de diverses influences politiques, ethniques et culturelles, ensuite parce qu'elle contredit certaines idées reçues solidement implantées dans le paysage émotionnel de l'Occident moderne, notamment à l'endroit de l'Église¹³⁸ ou de ce que c'est que d'être Européen.

Bronislaw Geremek fut à l'image de son pays, portant en lui l'empreinte de Byzance mais n'ayant en fait cessé de regarder vers le passé de ses aïeux¹³⁹, c'est-à-dire vers l'Ouest, vers l'espoir : après tout, son premier slogan n'avait-il pas été pour l'Angleterre¹⁴⁰ ?... Détruit très jeune par la guerre, à l'âge où, justement, l'on se construit, il ne cessa, ensuite, de transcender le réel par le rêve. Comme Varsovie, phénix en puissance, qui parvint, au prix de reconstructions multiples, à renaître de ses cendres, l'auteur des *Fils de Cain* dépassa l'histoire, son histoire, en bâtissant l'avenir.

Après un détour de vingt ans par le communisme, par lequel, précisément, il espérait que le monde sortirait régénéré, l'homme retourna à ses premières amours :

¹³³ Bronislaw Geremek, « L'Union européenne et ses crises » (Lausanne, 30 mars 2006), in *Bronislaw Geremek : une voix en Europe*, p. 5.

¹³⁴ « *Le plus grand péril qui menace l'Europe, c'est la lassitude.* » Edmund Husserl, *Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendente Phänomenologie* (1935-1936). Tr. fr. *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*.

¹³⁵ « *... je voudrais que nous prenions conscience que le moment dans lequel nous nous trouvons est un moment d'immense satisfaction pour ce qui a été fait, mais aussi et surtout d'interrogation sur ce qui se passe aujourd'hui dans l'Union européenne et parmi ce peuple européen qui se forme, et sur la nature de la crise actuelle.* » Bronislaw Geremek, « Nous avons fait l'Europe, il nous faut faire les Européens », in *Bronislaw Geremek : une voix en Europe*, p. 44 (nous soulignons).

¹³⁶ « *Une transformation globale, par la force des choses, ne peut se faire sans payer un prix énorme. Le prix de cette transformation provoque du mécontentement, un certain désenchantement, qui peut être exploité par des démagogues et par des faiseurs de miracles. Ce sont ces faiseurs de miracles qui sont acceptés le plus facilement, d'où le danger d'un pouvoir autoritaire et de l'abandon de la démocratie.* » *Passions communes*, p. 170.

¹³⁷ « *L'Europe a besoin de grands projets qui puissent affronter les défis du XXI^e siècle. [...] Il faut donner aux citoyens un sentiment d'appartenance.* » Bronislaw Geremek, « Nous avons fait l'Europe, il nous faut faire les Européens », in *Bronislaw Geremek : une voix en Europe*, p. 45.

¹³⁸ Voir *supra*, note 108.

¹³⁹ « *Pour l'historien de la Pologne médiévale, le problème principal est celui que pose l'évolution d'un pays situé à la périphérie de l'Europe, mais appartenant à l'Occident chrétien. Après le baptême de la Pologne, après la christianisation de l'Etat et du peuple polonais au X^e siècle, le pays a assimilé à la fois la tradition de Rome et celle de Byzance.* » *L'Historien et le Politique*, p. 60.

¹⁴⁰ Voir *supra*, note 14.

l'Occident et sa vocation démocratique. Tout, dès lors, était en place pour ce champion de l'Europe et de la liberté, qui sut garder sa foi en l'humanité vivante parce qu'après tout, il avait assisté à la noire splendeur puis à l'effondrement complet des deux plus grands systèmes d'oppression de l'histoire, vaincus l'un et l'autre par les principes humanistes nés de l'esprit européen : « *L'Europe, formée par son histoire et par ses visions de l'avenir, a amené la victoire morale des valeurs de l'Occident sur ces régimes contraires à la tradition européenne*¹⁴¹ », plaide-t-il passionnément.

La « parole Geremek » est toujours juste, objective et distanciée, car l'on ne saurait réduire l'homme à un seul discours, une seule vision du monde : sa pensée est, par essence, libre et critique, ce qui lui permet de peser les avantages et les inconvénients de toute situation, de toute institution quelle qu'elle soit, sans parti pris, avec toute la rigoureuse objectivité de l'historien qualifié. La complexité définit son propos (« *La vie est compliquée, compliquons aussi notre analyse et notre débat*¹⁴² », réaffirmait-il encore peu avant sa mort), et c'est dans la complexité que se trouve, si tant est qu'elle existe, la vérité historique, méconnue par une certaine pensée contemporaine qui préfère lui substituer la condamnation sans partage au nom d'une liberté sans limites, et surtout sans mémoire.

Avec Geremek, l'histoire reprend ses droits sur l'idéologie, de quelque côté que celle-ci provienne, et sa caution d'homme de gauche aurait dû lui permettre de pénétrer davantage les mentalités afin de rétablir certaines vérités qu'au nom d'une *opinion* désormais solidement ancrée dans notre paysage culturel, nous passons sous silence, nous enterrons même, au risque d'oublier cela même dont nous sommes issus.

Geremek nous rappelle que l'Occident, l'Europe sont des entités réelles et non pas fantasmées, qu'elles ont l'une et l'autre un fondement et une validité historiques, et que le reconnaître ne sert pas pour autant de marchepied à un quelconque occidentalisme haineux et primaire. Convenir de l'existence et du sens de l'Occident, de l'Europe, ce n'est pas faire allégeance au nationalisme vil, ce n'est pas sacrifier à l'extrême-droite, ce n'est même pas faire de l'Europe « *un club de pays chrétiens*¹⁴³ », mais c'est s'inscrire dans l'histoire, et surtout dans une histoire commune. « *L'Europe doit prendre conscience de sa propre identité et conserver sa mémoire, qui repose sur certaines traditions et sur certaines valeurs, les valeurs fondatrices de la civilisation médiévale dont l'Europe est issue*¹⁴⁴ », déclare-t-il avant de rappeler ceci de fondamental, qu'elle « *s'est formée au Moyen Age au confluent de trois traditions : celle de l'Antiquité grecque et latine, celle du droit romain et enfin celle du christianisme, qui trouve son origine à Jérusalem*¹⁴⁵. »

¹⁴¹ Bronisław Geremek, « L'Union européenne et ses crises », in *Bronisław Geremek : une voix en Europe*, p. 4.

¹⁴² « L'Europe des identités multiples », interview réalisée par Philippe Nicolet en marge du Dialogue européen organisé par la Fondation Jean Monnet pour l'Europe le 27 juin 2008 sur le thème : *Les régions : facteur d'unité ou de décomposition de l'Europe ?* In *Bronisław Geremek : une voix en Europe*, p. 20.

¹⁴³ « La mémoire de l'Europe », interview réalisée par Catherine Guisan, in *Bronisław Geremek : une voix en Europe*, p. 29. Geremek n'était pas hostile à l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne. Cependant, ailleurs, il affirme que, pour pouvoir appartenir à cette communauté, il faut respecter un certain nombre de valeurs non négociables fondées sur le droit et la liberté. Il estime donc que la Turquie, comme condition sine qua non à son intégration, doit reconnaître préalablement le génocide arménien, mais il aurait pu encore mentionner les droits des femmes, menacés à plus ou moins grande échelle dans tous les pays de tradition musulmane. Quant aux droits des animaux, l'Occident lui-même ne les a pas encore reconnus.

¹⁴⁴ *L'Historien et le Politique*, p. 149.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 60.

Nous sommes structurés par le judéo-christianisme, qui influence de manière intime, directe et fondamentale nos façons de penser, de dire et d'agir, au point que de cela, nous ne sommes même plus conscients. Peu importe, dès lors, le degré de foi personnel de chacun (Geremek, lui, s'il ne se déclarait pas croyant¹⁴⁶, ne se prétendait pas athée non plus¹⁴⁷) : le problème n'est pas là. Il s'agit seulement de convenir du rôle fondateur de la religion chrétienne dans l'édification de l'Europe morale et politique. De cette évidence, le spécialiste du Moyen Age qu'était l'auteur des *Fils de Cain* ne pouvait que prendre acte, puisque le christianisme constituait « *un aspect indispensable de la société médiévale*¹⁴⁸ ». La méconnaissance délibérée d'un tel fait civilisationnel, en revanche, équivaut à faire table rase de la mémoire, autrement dit à tirer une croix sur l'avenir, car on ne saurait bâtir l'avenir sur du vide.

Convenir de notre héritage chrétien n'est pas céder à l'Eglise ou à une quelconque philosophie réactionnaire, et Geremek, sur ce chapitre, se montre extrêmement rigoureux : « *D'un côté je vois dans les valeurs chrétiennes le fondement spirituel très important de l'idée européenne, analyse-t-il, de l'autre je crains que l'héritage médiéval n'y apporte une note intégriste. Le fondamentalisme islamique fait déjà des ravages. Sur le chemin de l'Europe [...] peut apparaître le danger du fondamentalisme catholique et l'expérience médiévale pourrait lui fournir une justification*¹⁴⁹. »

Fidèle à la vision des pères de l'Europe que sont Jean Monnet et Robert Schuman, il considère néanmoins l'Europe comme « *un concept avec un ensemble de valeurs, les valeurs de la civilisation judéo-chrétienne, les valeurs de la société chrétienne qui s'est formée sur ce continent*¹⁵⁰ ». D'où la réaffirmation constante de ces dernières, auxquelles il faut impérativement adhérer si l'on veut appartenir à l'Union :

Dans le concept moderne de l'Europe, *le critère fondamental me semble être la liberté politique, sociale, économique et culturelle.* [...] On doit simplement poser les questions du concours d'entrée : et la liberté, qu'en est-il chez vous ? Et les institutions démocratiques ? Et l'économie de marché ? Puisque la liberté est indivisible, cela concerne aussi l'économique. [...] la même question doit être posée à tous, non seulement à la Turquie, mais aussi aux républiques baltes, à l'Ukraine et à la Russie, parce que *si l'Europe doit être un continent ouvert, elle ne doit pas se transformer en auberge espagnole. Il faut que les conditions d'entrée soient claires*¹⁵¹.

Ce grand idéaliste, peut-être parce qu'il avait appris, à travers un communisme vécu dans toutes ses vicissitudes, à reconnaître les limites de l'absolu et l'inéluctable retour du réel, ne cessa d'être attentif aux nouveaux problèmes d'envergure qui se posaient, et se posent toujours, à l'Europe réunifiée, aux grands périls qui la guettent et aux défis qu'elle doit impérativement relever si elle veut être, un jour, à la hauteur du rêve qui en

¹⁴⁶ « ... c'est lorsque je suis rentré à Varsovie [en 1948] que je me suis totalement éloigné de la religion. Il y a un roman de Jan Parandowski, *Le Ciel en flammes*, dont le titre s'applique assez bien à mon expérience de cette époque. » *Ibid.*, p. 30.

¹⁴⁷ « Dans mon cas personnel, c'est plus compliqué. Il y a la judéité d'origine, il y a la formation catholique que j'ai eue depuis la guerre. En réalité, je ne peux me déclarer ni athée, ni juif, ni chrétien, tout simplement. » *Passions communes*, p. 71.

¹⁴⁸ *L'Historien et le Politique*, p. 61.

¹⁴⁹ *La Rupture*, p. 115.

¹⁵⁰ *Passions communes*, p. 113.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 114.

fut à l'origine : celui de ces hommes qui ont pour nom Jean Monnet, Konrad Adenauer ou Robert Schuman, et que le Professeur admirait profondément. « *L'Europe, pour qu'elle soit grande comme Monnet l'a voulue, plaiderait-il, doit avoir une dimension politique. Elle ne peut pas limiter l'œuvre d'intégration à la formation du marché unique ou de la monnaie unique. Il faut qu'elle soit une communauté perçue par ses citoyens comme une communauté politique*¹⁵². »

L'Europe, pour Bronisław Geremek, doit rester fidèle aux valeurs humanistes sur lesquelles elle s'est édifiée, et par « politique », l'historien de la pauvreté entend, d'abord, une politique de solidarité¹⁵³, mais aussi une politique de défense¹⁵⁴, ce qui suppose, outre la création d'une armée européenne¹⁵⁵, que l'arme nucléaire (dont il rappelle qu'elle ne doit jamais être qu'une arme de dissuasion) devienne la propriété de la communauté et non celle des nations. Enfin ce haut pédagogue ne pouvait méconnaître la nécessité d'une « éducation européenne » afin que les citoyens d'Europe se sentent unis par une mémoire commune, ce qui suppose le recours à une *mythologie* :

Je suis un historien et je sais donc que pour former il faut des lieux de mémoire, des légendes, de l'imagination et des faits qui permettent de se sentir unis. Ces moyens d'éducation européenne, nous ne les avons pas encore mis en œuvre, mais je suis certain que nous pourrions le faire maintenant, à l'occasion de l'anniversaire du traité de Rome grâce auquel l'Europe a été bâtie. Nous pouvons répéter les mots de ce grand Piémontais du Risorgimento, Massimo d'Azeglio : « *nous avons fait l'Europe [...], il faut maintenant créer les Européens* » et, grâce au sentiment d'appartenance, un sujet qui les unit tous¹⁵⁶.

Mais dans son combat engagé pour l'Europe (rappelons qu'il fut, parmi les diverses charges qu'il assumait dans ce cadre, professeur titulaire de la chaire de civilisation européenne au Collège d'Europe de Bruges et de Natolin, député au Parlement européen de 2004 à 2008, et enfin président de la Fondation Jean Monnet pour l'Europe à partir de 2006), cet enthousiaste-né sut garder également l'amour de sa nation¹⁵⁷, des nations, tout en s'ouvrant sur le monde et en l'accueillant en lui-même. Sa vision « mondialiste » ne passait pas par un effacement de l'Etat-nation, ni du patriotisme (qui pourrait se définir comme un nationalisme *romantique*, et que Romain Gary avait déjà si soigneusement distingué du nationalisme vulgaire¹⁵⁸) : bien au contraire, « *l'unité*

¹⁵² Bronisław Geremek, « L'Union européenne et ses crises », in *Bronisław Geremek : une voix en Europe*, p. 11.

¹⁵³ « Le citoyen européen de l'avenir a besoin que l'Union européenne lui fournisse une protection, à travers la solidarité, l'initiative et l'éducation. Ces trois protections [...] devraient être par excellence le propre des Européens, et concerner les domaines où l'Etat-nation n'est pas capable de faire ce qu'il faut. [...] Je crois que la vraie question est le sentiment de solidarité. » Bronisław Geremek, « Nous avons fait l'Europe, il nous faut faire les Européens » (*ibid.*, pp. 45, 46).

¹⁵⁴ « Je voudrais que la défense devienne européenne parce que l'Europe est, indubitablement, une œuvre de paix. » *Ibid.*, p. 45.

¹⁵⁵ « Elle éviterait à l'Europe la honte d'être impuissante, comme dans le cas des guerres balkaniques, par exemple, et permettrait aux citoyens européens de connaître les instruments dont elle dispose et de savoir comment l'Union européenne les protège. » *Ibid.*

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 46.

¹⁵⁷ « J'ai aimé et admiré en Bronisław Geremek trois dimensions qui le définissent pour l'essentiel. La première était le patriotisme polonais. Il était patriote sans être nationaliste et il savait parler du passé de sa patrie et de l'avenir qu'il espérait pour elle en évoquant d'une façon particulièrement lucide et affectueuse les terribles épreuves de l'histoire. » Jacques Le Goff, « Bronisław Geremek, la passion de la démocratie » (*ibid.*, p. 75).

¹⁵⁸ « Le patriotisme, c'est l'amour des siens. Le nationalisme, c'est la haine des autres. » Romain Gary, *Pour Sganarelle*, Paris, Gallimard, 1965, p. 371. Isaiah Berlin exprime une idée semblable : « Etre nationaliste, ce n'est pas avoir conscience de la réalité d'un caractère national, ni tier fierté de celui-ci : c'est croire en la mission particulière d'une nation, perçue comme intrinsèquement supérieure aux buts et aux attributs de tout ce qui lui est étranger. » « L'Unité européenne et ses vicissitudes », in *Le Bois tordu de l'humanité. Romantisme, nationalisme et totalitarisme*, Paris, Albin Michel, 1992.

européenne se fait par l'existence des nations et non contre elles, affirmait-il. Pour céder une partie de sa souveraineté nationale à une communauté supranationale, il faut avoir la jouissance de cette souveraineté¹⁵⁹. »

Si le Professeur parla souvent en tant qu'Européen (il ne cessait de déplorer l'absence d'une identité européenne forte que pourraient revendiquer les citoyens des différentes nations de l'Union - terme auquel il préférerait d'ailleurs celui de *communauté*, symboliquement et affectivement plus fort¹⁶⁰), il parla très souvent aussi en tant que Polonais, sans se départir de son objectivité fondamentale d'historien. Ainsi, par exemple, souligner le rôle pionnier et fondamental de son pays dans le démantèlement du bloc soviétique est, de sa part, une démarche parfaitement légitime, tout autant que son amertume quant au manque de reconnaissance, par les autres pays-membres (et particulièrement ceux d'Europe occidentale), de ce rôle :

L'Histoire présente souvent la note, mais la paye rarement. Il ne faut donc pas compter que les mérites historiques de la Pologne, quels qu'ils soient, deviennent un facteur indiquant la place de notre pays dans le monde. Cette place dépend avant tout de l'état de l'économie nationale et de l'ordre dans le pays, des succès de la transformation et de la stabilisation¹⁶¹.

Geremek est pleinement fondé à éprouver ce sursaut patriotique, qui lui permet de définir en filigrane ce que représente, pour lui, l'Europe et le fait d'être Européen, qui est de faire partie d'un ensemble de nations unies dans la solidarité et la liberté sans pour autant perdre l'amour de son pays ni le sens de son identité nationale, autrement dit de cette *précieuse singularité*, reconnaissable entre toutes, qui fait le génie d'un peuple et le rend immédiatement reconnaissable aux yeux des autres.

L'Europe, pour ce haut humaniste, représentait beaucoup plus que ce que nous en avons fait : elle était « *le dernier grand rêve du XX^e siècle* », une mythologie, presque une carte du tendre, vouée à unir en un même acte d'amour et de foi en ses valeurs l'ensemble des sensibilités nationales, et c'est bien la figure du combattant passionné pour l'Europe, qu'il voulait conforme à ses rêves, aux rêves de ceux qui, juste après 1945, avaient osé l'imaginer sur les décombres encore fumants du national-socialisme, qu'on retient de lui au moment où il nous quitta si tragiquement, le 13 juillet 2008 sur une route de Pologne, sans qu'il lui ait été permis d'achever son grand œuvre.

Conclusion : la force du rêve

Le génie de Bronisław Geremek fut d'avoir été, par-delà ses talents multiples de pédagogue, de diplomate et de stratège, par-delà même ses profondes qualités humaines, un homme de *foi*, que son rationalisme intellectuel sut rendre parfaitement opérante. Avant d'être un historien, avant d'être un politique, Geremek fut, d'abord, un

¹⁵⁹ *La Rupture*, p. 23.

¹⁶⁰ Voir *supra*, objet de la note 152.

¹⁶¹ Bronisław Geremek, « En guise d'introduction », in *La Pologne au XX^e siècle* (dir. Teresa Wysokinska et Alain van Cruyten), Paris, éd. Complexe, coll. « Transcultures », 2001, p. 12.

visionnaire, c'est-à-dire quelqu'un qui rêva le futur, qui s'efforça d'en poser les bases et d'en produire l'architecture, appelant de toutes ses forces actives un monde libéré, réconcilié, enfin débarrassé de la tentation du chaos.

Nul ne fait rien de grand dans l'existence sans, préalablement, le rêver. Cette puissance enfantine du rêve, c'est ce qu'il faut retenir d'un être qui ne cessa de croire qu'un monde meilleur était possible, contre les plus noires réalités et les plus lourds péchés des hommes, dont il éprouva cruellement la morsure dans son âme et dans sa chair, et qu'il dépassa, noya, vainquit par le rêve. Lui qui croyait en la puissance de l'imagination en politique et en histoire ne pouvait méconnaître que rêver d'un monde meilleur, c'est, déjà, le bâtir ; que c'est déjà le rendre possible, en l'imaginant. C'est de cela, de cette formidable leçon d'espérance, que Bronisław Geremek, ce grand Européen « *forgé dans la souffrance*¹⁶² », selon les beaux mots de José María Gil-Robles, doit d'abord être remercié : de n'avoir jamais douté de ses visions, au point de les réaliser, et d'en avoir ensuite sans cesse formé de neuves, qui advinrent encore, afin que *toute la mort pleure en vain*¹⁶³.

Cet érudit en costume d'elfe, aux yeux vifs et incisifs, mais pleins de bonté malicieuse, ce grand discret (« *... je n'aime pas violenter la réserve d'autrui et je n'apprécie pas lorsque d'autres le font*¹⁶⁴ », admettait-il superbement), avait choisi de se taire sur son enfance assassinée : et pour cause, puisqu'il ne restait plus, à la jeune victime de l'Holocauste qu'il avait été, que l'avenir pour exister. De là, plus tard, sa passion farouche, quasi mystique (et de cette foi dans le rêve vint précisément le miracle de l'incarnation), pour tout ce qui représentait la civilisation, et qui, en l'espace de quelques mois seulement, fut balayé, piétiné, anéanti sous ses yeux : la liberté, la solidarité, l'honneur humain.

Bronisław Geremek, après avoir assisté à l'effondrement de toutes les valeurs, fut celui qui, contre le destin lui-même, et par des voies toujours magnanimes, permit à ces mêmes valeurs de renaître et de s'imposer. Mieux qu'aucun autre, il sut combiner l'utopie au réalisme nécessaire à l'action politique, et triompha de tous les périls, de tous les écueils, jusqu'à voir émerger l'Europe unie, indivisible dont il rêvait, imparfaite sans doute, mais réelle enfin.

Cet homme, contrairement à la plupart des autres, ne mentait pas, parce qu'il était habité par un espoir plus grand que lui-même : le Professeur, le grand conjurateur, avait le monde en tête, et tenait, toujours, son regard braqué sur l'horizon, parce qu'il savait que c'est là, entre ciel et terre, que se lève le glorieux fantôme de l'espoir, qu'il faut *réaliser*.

L'Europe a-t-elle suffisamment mesuré l'ampleur de la perte qui l'accablait ? Rien n'est moins sûr, et cet hommage entend, modestement mais vigoureusement, pallier

¹⁶² José María Gil-Robles, « Bronisław Geremek et l'Action Jean Monnet », in *Bronisław Geremek : une voix en Europe*, p. 97.

¹⁶³ Allusion au poème d'Arthur Symons "The crying of water" : « *Et le cœur épuisé, étonné, pleurera comme la mer, Toute la vie pleurera en vain, Comme l'onde toute la nuit pleure en moi.* »

¹⁶⁴ *La Rupture*, p. 109.

notre trop grande légèreté à l'égard de la disparition de l'une des dernières grandes consciences modernes. Nous avons conquis la liberté, mais nous n'avons toujours pas conquis la grandeur. Il s'agit désormais pour nous, Occidentaux nantis, d'apprendre à être libres avec intelligence (car sinon, à quoi bon la liberté ?) et de savoir ce que nous devons à ceux, hommes et femmes, qui se sont battus pour nous permettre de l'être. Geremek est un modèle pour nous tous : c'est grâce aux êtres de ce calibre, de cet amour et de cette audace que le monde progresse, en dépit de tout, et si tant est qu'il progresse. C'est à travers eux que l'humanité, finalement, se combat elle-même, pour ne garder que sa promesse qui, telle une fleur dans le champ de ses ruines, s'épanouit parfois, comme un rappel de sa première innocence, et qui, luttant, luttant toujours, tente de faire advenir la lumière dans la parfaite nuit qui est la sienne.